

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA SEMAINE AGRICOLE



ORGANE DE LA CAMPAGNE

Cultivateurs, Correspondez avec nous !

Ecrire pour le laboureur c'est faire l'aumône aux pauvres

IIÈME ANNÉE VOL. III.

MONTRÉAL, JEUDI, 17 NOVEMBRE 1870.

No. 3

SOMMAIRE du No. 3.—17 Novembre, 1870

Agronomie.

AGRICULTURE PROPREMENT DITE.—Chapitre premier. Des qualités nécessaires au cultivateur et à la ménagère.—P. Joligneaux.....	33
DES ENGBAIS.—Sciure de bois. Bois pourri. Tannée ou vieux tan. Tourbe.—P. J.....	37
LA ROUTINE VAINCUE PAR LE PROGRÈS.—Première partie. Chapitre XXV. Suite de la lettre de Marcel. Culture du chou branchu. Ce que pense Routineau de la culture de betteraves de Progrès. De l'état où sont les terres que Routineau a achetées de Progrès.....	38
PHILOSOPHIE DU DRAINAGE, &c.—Le labour profond. Les pluies.—Dr. Genand.....	40
UN DÉSINFECTANT.....	41
Notes de la Semaine.	
PETIT MANUEL D'AGRICULTURE.—Par M. Hubert Larue.....	41
PATATES DE SEMENCE.....	43
CORRESPONDANCE.—Club Agricole de St. Antoine.....	43
PARTI DE LABOUR DU COMTÉ JACQUES-CARTIER.....	46
Feuilleton.	
LE CHEMIN DE LA FORTUNE.—La trahison....	46
LES MARCHÉS DE LA PROVINCE.....	48

ACHETEZ

L'ALMANACH AGRICOLE,
COMMERCIAL ET HISTORIQUE

DE

J. BTE. ROLLAND & FILS,
Pour 1871

C'est l'Almanach le plus complet, et il contient une foule de renseignements utiles sur le Clergé et le Gouvernement du Canada, les Cours, les Banques, Lois de Chasse et de Pêches, le Concile Œcumenique, les Régistrateurs, des Anecdotes, des bons Mots, &c.

A vendre chez tous les marchands.

Prix : 5 Centins.

N. B.—C'est le seul Almanach dont le Calendrier des Fêtes Religieuses soit conforme à "l'Ordo"

AUSSI, LE

CALENDRIER DE LA PUISSANCE DU
CANADA

Pour 1871.

Contenant une liste complète du Clergé de la Puissance,
17 Novembre

mk—3

Agriculture proprement dite.

CHAPITRE PREMIER.

DES QUALITÉS NÉCESSAIRES AU CULTIVATEUR ET A LA MÉNAGÈRE.

On a vu des hommes, nés et élevés dans les villes, rompre soudainement avec les habitudes de toute leur vie, aller aux champs s'essayer aux rudes travaux de la ferme, et devenir, à la longue, de très-habiles cultivateurs. Nous connaissons de ces hommes-là, mais nous sommes forcé d'avouer qu'ils sont bien rares. Le nombre des citadins qui envient l'existence champêtre est assurément considérable, nous le comprenons. Chez eux, pour la plupart du moins, ils manquent d'air, de soleil et d'espace; et puis, quelle que soit leur position, ils subissent toutes sortes de sujétions désagréables. Ils ne s'appartiennent pas; ils appartiennent à une clientèle quelconque, clientèle de malades pour le médecin, de plaideurs pour l'avocat et l'avoué, d'acheteurs pour le commerçant; clientèle qu'il convient de ménager et de caresser. Les magistrats ne s'appartiennent pas davantage; ils ont des devoirs à remplir à jours et heures fixes. Or, cela étant, il est bien naturel qu'ils exaltent la condition du cultivateur, de celui, bien entendu, qui n'est le vassal de personne, pas même du consommateur; de celui qui n'a pas d'ordres à recevoir, pas d'heures marquées, pas de sourires à s'imposer, pas de fausses gentillesses à grimacer, pas de redevances en retard au profit du maître ou du prêteur. Celui-là a ses coudées franches, ses nuits pleines, le grand air en tout temps, le chant de l'alouette au réveil, les beaux paysages et les larges espaces.

Voilà le côté poétique de la situation, le seul qui frappe le regard et remue l'imagination des citadins. Il est séduisant sans doute, mais il est trompeur aussi, et il peut y avoir de l'inconvénient à laisser les gens sous le charme et sous le rêve.

Toute médaille a son revers, et la vie champêtre, si dorée et si fleurie aux yeux de l'inexpérience, a son revers aussi. Face à face du prestige qui passionne et égare, il convient d'exposer la réalité qui calme et donne à réfléchir. Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas voir la campagne derrière un verre grossissant, à la manière de ces braves gens qui s'échappent de la ville une fois par semaine, pour venir y chercher le gazon vert, l'ombre sous les feuilles, les papillons bleus sur les fleurs, et les perdrix dans les étéules. Nous devons et voulons la voir en paysan, hiver comme été, vivante et morte, joyeuse et triste, douce et pénible, calme et tourmentée, rayonnante de promesses et démentant de déceptions; nous voulons la voir sous ses deux faces, c'est-à-dire complètement et sérieusement. Et, tout compte fait, nous nous disons que la vie des champs, même un peu déflorée, conservera encore assez d'attraits, et continuera de l'emporter sur celle des villes.

Avec un citadin, on peut faire de loin en loin un excellent cultivateur d'arbres fruitiers, un fleuriste hors ligne, un légumiste de premier ordre, un habile éleveur d'abeilles, de volaille et de lapins, conditions et industries fort honorables, après tout, et qui ont leurs agréments et leurs profits; mais il devient presque toujours difficile de faire de ce citadin un homme de la grande culture, un fermier dans la rigueur du mot. Nous n'accordons pas le titre de cultivateur aux hommes qui occupent, dans les journaux et les livres, la place de leurs chefs de culture et de leurs jardiniers, et qui produisent plus souvent à perte qu'à bénéfice; nous n'entendons parler que de ceux qui savent diriger une exploitation par eux-mêmes, ou mettre leurs serviteurs à l'œuvre, sans donner procuration à un lieutenant quelconque.

Il faut à ces hommes plus que le goût des champs, plus que le feu sacré; il leur faut, avec cela, nombre de qualités que les gens du monde

ne soupçonnent qu'en partie, et que le vulgaire des cultivateurs ne réunit point.

Si vous n'avez pas une bonne santé, allez à la campagne pour y chercher le repos, l'air pur et le lait chaud, non pour y chercher le travail. Un cultivateur qui n'est pas un peu solidement constitué ne dure guère ; les jarrets, les bras et les poumons sont mis à rude épreuve ; on ne va pas en terre labourée comme sur un chemin bien entretenu ; on n'a pas ses ais par les journées brûlantes de l'été, et par les matinées froides de l'automne. Pour une orage qui menace ou une averse qui tombe, on ne quitte pas la besogne, on la continue comme si de rien n'était. On reçoit le soleil, on reçoit la pluie, on reçoit le grésil ou la grêle, et aussi longtemps que l'atmosphère se prolonge, il n'y a pas à reculer. La chemise tient à la peau, la blouse tient à la chemise ; c'est égal ; il n'y a pas lieu de se plaindre ; nécessité fait loi.

La profession de cultivateur exige une grande activité. Au dire des maîtres, le temps est de l'argent ; il convient donc de n'en point perdre. Il faut que le chef de la maison soit le premier debout et le dernier endormi. Le cultivateur qui ne fait pas tout par lui-même a nécessairement des serviteurs à ses ordres. Or, les hommes qui travaillent pour le compte d'autrui se ménagent autant qu'ils peuvent, et ne font pas les choses comme s'ils y étaient intéressés directement. Avec eux, par conséquent, la surveillance est de rigueur.

Le cultivateur doit avoir de l'ordre dans les idées et dans les travaux. Avant de prendre une exploitation, il doit savoir ce que vaut la terre, ce qu'elle produira et par où s'en iront les produits. Dans les opérations de fantaisie, on ne relève que de son goût particulier ; mais dans les opérations sérieuses, on cherche le bénéfice net, et si telle culture qui ne nous plaît guère, nous donne plus de profit que telle autre culture qui nous plaît beaucoup, nous devons sacrifier la seconde à la première. — Longtemps d'avance, l'assolement sera combiné et arrêté ; la veille au soir, les opérations du lendemain seront réglées de telle sorte que les cas d'empêchement soient prévus, et qu'à défaut d'un travail projeté, on puisse de suite se rejeter sur un autre. Les opérations faites sans ordre, sans prévoyance, au jour le jour, amènent l'hésitation, les fausses manœuvres et les pertes de temps.

Il faut se rendre un compte exact des dépenses et des recettes de chaque jour, les marquer sur un registre, les additionner tous les mois ou tous les quinze jours. Il faut aussi, au fur et à mesure de la rentrée des récoltes, se rendre compte, au moins très-approximativement, du poids des

denrées, et savoir combien on a de gerbes au gerbier, de milliers de foin au fenil ou en meules, de minots de grain battu au grenier, de minots de racines en cave, au cellier ou en silos. Il n'y a que ce moyen d'éclaircir la situation. Avons-nous besoin d'ajouter qu'il est important de rationner les bêtes de la ferme, selon qu'elles travaillent ou ne travaillent point, et afin de savoir si la masse des provisions répondra aux exigences de la consommation, s'il y a lieu d'en distraire une partie, s'il y a lieu de garder le tout, et même d'en acheter en temps opportun pour compléter l'approvisionnement.

Le cultivateur aime souvent la terre plus que de raison, tantôt pour elle-même, comme l'avare aime les écus, tantôt pour satisfaire sa vanité et acquiescer cette considération de village qui se mesure aux biens que chacun possède sous le soleil. On cache l'argent, parce qu'on a peur des voleurs, mais n'était cette peur, on le montrerait, on le compterait devant tout le monde, afin de se faire valoir. Avec la terre, il n'y a pas de crainte à concevoir ; ça se montre, parce qu'il ne saurait venir à la pensée de personne de mettre un champ dans sa poche ou de l'emporter sur ses épaules. On achète donc des champs, un peu pour les faire voir, et établir ce que l'on vaut ; on en achète jusqu'à son dernier sou, même plus qu'on ne peut en payer argent sur table, et l'on s'arrange quelquefois encore de façon à donner à supposer qu'il reste à la maison, au fond de l'armoire, ou dans quelque coin bien secret, des sacs de vieux louis en réserve. Sous la blouse, comme dans toutes les conditions sociales, il existe un besoin de puérile distinction très-marquée. Le villageois qui a de la gêne appartient à la catégorie des petites gens, tandis que les villageois les plus riches en biens-fonds, ou paraissant l'être, sont les personnages de l'endroit. — défilez-vous de cette vanité de grands enfants, car elle est grosse de mauvaises conséquences. Pour attirer l'attention et la considération, on entreprend plus de besogne qu'on n'en peut conduire ; on ne garde pas de fonds de roulement ; on mange ce qu'on a, en achetant à crédit de quoi s'arrondir ; on dépense plus qu'on ne peut, afin de paraître sottement plus qu'on est ; on emprunte pour masquer les embarras, au lieu de vendre de quoi s'en dégager ; et, de peur de s'amoindrir aux yeux du préjugé, on ne se dessaisit de rien pour aider ses enfants.

Une des qualités les plus essentielles au cultivateur qui est obligé de recourir à la main-d'œuvre des journaliers et des serviteurs à gages, c'est le tact dans le commandement. Qui commande mal est mal servi, qui commande bien est bien servi. Il ne

s'agit pas de s'imposer comme maître, et de dire : — Je paie, donc j'ai le droit d'exiger que les choses soient faites de telle ou telle manière ; il s'agit de se faire accepter et de prouver sa supériorité. Or, payez, au besoin, de votre personne, et établissez, ainsi, que vous savez exécuter ce que vous savez ordonner ; sans quoi, les gens à votre service se gausseraient et riraient de vous. Distribuez vos travaux d'une façon intelligente ; donnez à propos des ordres qui ne se contredisent point ; ne défaites pas d'une main ce que vous avez commencé de l'autre ; ne soyez jamais irrésolu ni tâtonneur ; ne soyez ni impérieux ni familier avec vos serviteurs, car ils ne tarderaient point à vous manquer de respect ; prenez garde aux injustices, n'injuriez pas, ne vous emportez pas, ne froissez pas ; ne blâmez point sur un simple soupçon ; n'accusez qu'avec la certitude de frapper juste ; soyez constamment digne dans vos observations et vos remontrances, lent à prendre une résolution extrême, mais ferme quand vous l'avez prise. Lorsque vous êtes satisfait, exprimez votre satisfaction ; votre blâme, à l'occasion, n'en aura que plus de poids. Ayez de bonnes paroles pour les hommes de bonne volonté, de bonnes raisons pour ceux qui se montrent rétifs, de bons soins pour ceux qui souffrent. C'est ainsi que vous établirez votre supériorité sous tous les rapports ; c'est ainsi que vous façonnerez des hommes dévoués, que vous les attacherez peu à peu à la ferme, que vous les amènerez à épouser vos intérêts, à se croire tout à fait de la maison, et à dire, en parlant de ce qui est à vous : — "Notre maison, nos champs, nos fruits, nos bêtes." Ceci est l'affaire de longues années, non l'affaire d'un jour. N'établissez point de hiérarchie, de degrés parmi vos serviteurs ; ne souffrez pas que l'un commande à l'autre ; commandez à tous ; autant que possible même, abstenez-vous de déléguer à votre femme ou à vos enfants une trop large part de votre autorité, car les fermes où tout le monde commande ont mauvais renom. Il ne s'y forme jamais de bons serviteurs, et les meilleurs s'y gâtent.

Vous aurez de la peine à introduire ou plutôt à faire accepter les outils nouveaux et les méthodes nouvelles, car les hommes, surtout ceux d'un certain âge, se cramponnent opiniâtrément aux anciens usages, se moquent volontiers des novateurs et ne se soucient point de redevenir apprentis. Ne les brusquez pas, exprimez le désir d'essayer chez vous ce qui donne d'excellents résultats autre part ; exposez vos raisons ; ayez un peu l'air de consulter votre personnel, écoutez les objections avec bienveillance tâchez de les combattre victorieusement et de provoquer l'essai par a esrre:cr Si vous y réussissez,

tant mieux ; mais dans le cas contraire, ne capitulez point, exigez et surveillez de près le travail, car, pour se donner raison, on l'exécutera le plus mal possible. Cherchez des hommes jeunes et qui n'aient pas de mauvais pli pour mettre en œuvre les moyens nouveaux.

De toutes parts, on s'accorde à reconnaître que les excellents serviteurs sont moins communs en ce temps-ci qu'au temps passé. La remarque est juste, mais il conviendrait de reconnaître que les excellents maîtres sont moins communs aussi. Si nous prenions la peine d'aller au fond des choses, nous verrions bien vite que les rapports de maître à serviteur ne sont plus aujourd'hui ce qu'ils étaient autrefois. Il y a cinquante ans et même moins, le domestique était réellement le compagnon du fermier. En général, ils n'étaient ni mieux élevés ni plus instruits l'un que l'autre ; ils travaillaient ensemble du matin au soir, causaient de leurs affaires et se confiaient leurs secrets, pendant les attelées, vivaient à la même table, mangeaient au même plat, buvaient à la même tasse et parlaient le même patois. Le domestique n'avait donc rien à envier, rien à jalouser. Or, où il n'y a point de distance fortement accusée, les rapports sont faciles, agréables, et pour peu que les caractères sympathisent, on s'attache vite l'un à l'autre et l'attachement dure. De nos jours, ce n'est plus cela ; la ligne de démarcation est bien tracée ; les points de contact disparaissent ; les maîtres ne se confondent plus avec les domestiques ; ils s'en éloignent de plus en plus par l'éducation, par l'instruction reçue dans les villes, par l'habit, la nourriture et les relations habituelles. De leur côté, les serviteurs ont plus de connaissances qu'au temps passé, moins d'humilité dans l'esprit, plus de souci de leur dignité d'homme, plus de susceptibilité, plus de tendance à sortir de leur infime condition, pour devenir, à leur tour, propriétaires d'un lopin de terre et s'appartenir. Il n'y a plus de compagnons ; il n'y a plus que des hommes qui payent pour se faire servir, et des hommes qui servent pour être payés. La familiarité n'est plus possible entre eux ; ils ne vivent plus ensemble ; il n'y a plus de raisons pour qu'ils s'attachent solidement et qu'ils finissent sous le même toit.

Il ne reste plus, à notre avis qu'un moyen de souder les serviteurs à la ferme, c'est de les intéresser au succès de l'entreprise par une petite part dans les profits, et d'élever ainsi leur condition d'un degré. Ce faisant, le fermier trouvera des hommes de cœur pour auxiliaires ; sinon, il n'aura à son service que des individus intelligents et remplis de défauts. L'amélioration que nous indiquons ne serait pas plus difficile à réaliser dans

l'industrie agricole que dans l'industrie manufacturière et le commerce, où les maîtres habiles ne la négligent pas.

Nous aimons les innovations agricoles, mais nous conseillons aux cultivateurs de ne les aborder qu'avec une grande prudence, et de ne pas trop s'en rapporter, sur ce chapitre, aux éloges qu'on en fait dans certains livres et certaines publications. Il doit se tenir à égale distance de la routine et de la témérité. Ceux qui s'obstinent à ne point bouger sont tout aussi déraisonnables que ceux qui veulent aller trop vite en avant. Nous désirons le progrès graduel, incessant, mais par petites étapes ; nous le désirons parce que l'agriculture ne saurait être condamnée à l'immobilité quand tout se meut autour d'elle, et aussi parce que nous devons nécessairement élever nos ressources au niveau de nos besoins. Or, nos besoins ne sont plus ce qu'ils étaient jadis ; les gens se vêtent mieux, se nourrissent mieux, se logent mieux et sont plus désireux d'instruction qu'au temps passé. On dépense par conséquent plus, et, pour faire face à ces dépenses nouvelles, il faut, de toute nécessité produire plus que ne produisaient nos pères, et employer dans ce but des moyens nouveaux.

Nous ne tirons pas des engrais tout le parti possible ; nous ne combinons pas toujours nos assolements d'une manière convenable ; nous n'accordons pas une assez large place aux cultures fourragères ; nous hésitons trop à remplacer nos vieux outils défectueux par les outils perfectionnés qui ont fait leurs preuves ; nous ne voulons pas proportionner l'étendue de nos cultures au volume des engrais dont nous disposons ; nous ne comprenons pas assez l'importance du capital d'exploitation et du fonds de roulement ; nous poussons trop loin l'ambition de la propriété ; nous achetons trop aisément à crédit, comme si les échéances ne devaient jamais venir ; nous dédaignons un peu trop les connaissances théoriques ; nous nous tenons même rarement à la hauteur des connaissances pratiques de notre époque ; nous ne savons rien de ce qui se passe hors de notre contrée, au-delà d'un rayon de quelques milles, tandis que nous aurions tous intérêt à faire ce que font les compagnons du devoir, à savoir ce qui se passe dans les pays renommés pour leur bonne agriculture. Voyager, c'est feuilleter et lire dans le livre de la nature. Les hommes qui ont voyagé et observé sont bien rarement les esclaves de la routine ; c'est presque toujours à eux que nous sommes redevables des innovations utiles. Par cela même qu'ils ont beaucoup vu et souvent comparé les diverses méthodes, les divers outils entre eux, ils sont en position de juger du mérite

propre à chacune d'elles et à chacun d'eux.

L'homme rompu aux détails de la pratique agricole convient mieux que tout autre à la direction d'une ferme ; mais il conviendrait mieux encore si, à ces connaissances pratiques, il joignait les connaissances théoriques que l'on puise dans les écoles spéciales, dans les livres de choix et les publications consciencieuses. La vraie science ne nuit à personne et rend des services à tout le monde, aux cultivateurs principalement. Beaucoup s'en passent, sans doute, font néanmoins d'excellentes affaires aux champs et réalisent des bénéfices, quand des savants étrangers à la pratique s'y ruinent communément ; mais ce n'est point une raison pour nier l'utilité de la science en agriculture et méconnaître la portée des services qu'elle peut nous rendre. La composition de l'air, la composition des terrains, la manière de vivre des plantes, les noms et les propriétés de ces plantes, utiles ou nuisibles, la théorie du labourage et de la compression, la théorie du drainage, les applications de la chimie aux diverses industries rurales, les applications de la mécanique au perfectionnement de nos divers outils, la théorie des engrais, la zootechnie, l'entomologie, l'hygiène, etc., etc., nous intéressent évidemment. Nous ne pouvons faire un pas en avant ou de côté, sans que la science nous invite à l'interroger et nous pose problème sur problème. Seulement, ne confondons pas toujours la chose avec les hommes, la science avec ceux qui se disent savants, et défions-nous de l'assurance exagérée que les études spéciales donnent aux individus, surtout à ceux qui n'entendent rien aux choses de la pratique. La science pose des règles, mais ces règles sont subordonnées, dans l'application, à tant de considérations imprévues qu'il faut bien se garder de les suivre à la lettre. Vous trouverez, par exemple, très-peu de bons mathématiciens qui soient aptes à diriger une exploitation rurales. C'est ce qui a fait dire à Mathieu de Dombasle : — « Les mathématiques pures ne donnent à l'homme qui s'y livre aucune habitude d'observer et d'étudier les faits matériels ; aussi, je pense que les études de ce genre forment la plus mauvaise de toutes les préparations pour le succès dans une entreprise agricole. » M. de Dombasle n'entendait parler que des hommes spécialement adonnés aux mathématiques. Il aurait pu classer dans la même catégorie les hommes qui font de l'étude de la chimie leur occupation principale. Nous parierions que ceux mêmes qui nous ont rendu le plus de services et que nous estimons le plus ne seraient point à leur aise au milieu des travaux d'une ferme.

Si nous voulions un cultivateur

parfait, les qualités que nous avons signalées ne suffiraient pas. Nous nous en tiendrons donc aux plus essentielles, et, dans le nombre, il en est une que nous serions au désespoir d'omettre; c'est celle qui caractérise l'homme de négoce, et que l'on désigne sous le nom d'*entente des affaires* ou d'*esprit des affaires*. Une ferme, qu'on veuille bien le remarquer, n'est pas seulement une fabrique de végétaux et d'animaux: c'est aussi une maison de commerce. Pour fabriquer, il s'agit d'acheter la matière première; et, quand on a fabriqué, il s'agit de vendre. Or, il n'est pas donné à tout le monde de savoir et bien acheter et bien vendre. Quantité de cultivateurs qui ont du bétail et des denrées disponibles s'imaginent toujours ou que la baisse ne durera pas ou que la hausse continuera. S'ils ont, au contraire, du bétail ou des denrées à acheter, ils espèrent que la hausse s'arrêtera ou que la baisse ne s'arrêtera pas. Ceux-là n'entendent rien aux affaires.

Ne perdons donc pas de vue que pour mener à bien une exploitation, il ne faut pas être seulement un bon cultivateur, il faut de plus être quelque peu marchand, et se faire renseigner le mieux possible sur l'état des récoltes dans son propre pays et à l'étranger, et se bien tenir au courant des mercuriales de tous les marchés importants.

De tout ce qui précède, il semble résulter qu'on nait cultivateur plutôt qu'on ne le devient, et que la pratique des choses, dès la jeunesse, en apprend plus que les meilleurs maîtres et les meilleurs livres.

Il y a du vrai dans la conclusion.

A présent, supposons qu'un chef d'exploitation soit très-heureusement doué des qualités essentielles à la réussite de l'entreprise, nous n'oserions pas encore répondre du succès. Sera-t-il bien secondé par sa femme ou sera-t-il mal secondé? Voilà la question.

La fermière est l'âme de la maison; elle a besoin, elle aussi, de souplesse d'esprit, d'intelligence, d'activité, d'économie, d'esprit d'ordre, d'entente des affaires, de tact dans le commandement et de toutes les connaissances spéciales qui forment une ménagère accomplie. La basse-cour, la laiterie, la cuisine, la lingerie, le potager, la conservation de certains produits sont naturellement à sa charge. Or, il faut se l'avouer avec chagrin, nos cultivateurs ne trouvent pas aisément des femmes qui aient les connaissances voulues et soient à la hauteur de leur mission. Ils voudraient des ménagères d'une intelligence quelque peu cultivée, et qui, au besoin, ne fussent pas plus déplacées à la ville qu'à la campagne, en un mot, des travailleuses un peu femmes du monde, à l'occasion. Ce sont là deux qualités qui,

assurément, ne s'excluent point, mais qu'il est rare de rencontrer réunies et que nous n'obtiendrons qu'avec des écoles spéciales. Nos écoles de village ne répondent pas aux exigences de la société moderne. Ce qu'on y enseigne est insuffisant, et l'éducation proprement dite y laisse trop à désirer. Aussi, les jeunes hommes qui ont passé au moins quelques mois d'hiver dans les villes ou quelques années dans nos écoles régionales d'agriculture, ne se soucient point de former des unions incompatibles ou ne s'y résignent qu'à la dernière extrémité. D'autre part, les filles de cultivateurs qui ont passé par les pensionnats des villes, où l'enseignement des frivolités l'emporte de beaucoup sur l'enseignement des choses utiles, ne rentrent au village qu'avec l'espoir d'être un jour recherchées par des citadins et de quitter pour toujours la ferme. Elles ont pris goût à la musique; on leur a parlé des douceurs de la ville, des charmes d'une vie qui s'écoule entre les fantaisies de la toilette et les lectures émouvantes; on leur a établi le parallèle entre les allures d'une société bourgeoise et les mœurs un peu rudes du village: on a fait miroiter devant elles la séduction des soirées, des concerts et des spectacles; on leur a appris les belles manières et les minauderies; enfin, on a ridiculisé les paysannes, et toutes veulent devenir de grandes demoiselles. Avons-nous besoin d'ajouter que leurs mères ne demandent pas mieux et s'enorgueillissent en songeant qu'un avocat, un notaire, ou un médecin les demandera en mariage. Oui, les mères chassent leurs filles de la ferme, leur apprennent à rougir de leur origine, à maudire le travail des champs, qui est la source de toute vertu, à désirer l'oisiveté qui dévore la vie et l'emploi de dégoût. Les pères sont tout aussi déraisonnables à l'endroit des garçons. On leur a dit si souvent qu'*avec le latin et le grec on passait partout*, qu'ils l'ont cru, le croient et ne comprennent pas qu'un jeune homme, au sortir du collège, puisse revenir à la ferme. A leurs vœux, devenir fermier, quand on a fait des études quelconques, c'est descendre l'échelle des conditions humaines; tandis que désertir la ferme, c'est s'élever. Tous les jours, nous entendons débiter de semblables énormités; tous les jours, par suite d'un écart de jugement que nous ne nous expliquons pas de la part de gens plus vains que modestes, on nous dit:—Si nous voulions mettre nos garçons à la charrue, nous nous contenterions des leçons du maître d'école, au lieu de dépenser de l'argent gros comme eux pour leur apprendre un tas de choses dont personne de nous autres n'a besoin pour conduire la charrue aux champs ou les bêtes à l'abreuvoir.

On chasse donc les jeunes hommes

intelligents de la ferme, comme on en chasse les jeunes filles, et ce n'est que très-exceptionnellement que l'on confie ces jeunes hommes aux écoles d'agriculture qui comptent leur élèves par douzaines, tandis que les facultés de médecine et de droit les comptent par milliers. Voilà la situation, telle que l'ignorance et les préjugés nous l'ont faite. Il est temps, grandement temps d'en sortir et de nous créer de véritables agriculteurs ainsi que des compagnes dignes d'eux, c'est-à-dire qui ne soient ni trop primitives, ni trop demoiselles, qui n'entravent point leur marche, à tout propos, par inintelligence ou par mauvais vouloir! On aurait dû commencer par où l'on finira, ou tout au moins, on aurait dû ouvrir des écoles spéciales aux filles de nos villages, en même temps qu'on ouvrirait les écoles régionales et les fermes modèles aux garçons. Ne nous lassons point de dire et de répéter que l'éducation des villes détourne nos jeunes filles des occupations de la ferme, et que la mauvaise éducation de village ne saurait les y attacher. La désertion des filles entraîne la désertion des hommes; l'antipathie des femmes du monde pour les usages modestes et la vie calme des champs s'oppose à la résidence des maris à la campagne et produit ce que l'on nomme l'*absentéisme*.

Mathieu de Dombasle a écrit avec raison:—«On ne peut se dissimuler que le retour aux habitudes de la campagne sera lent parmi nous; et il est facile de prévoir que le principal obstacle se trouvera dans l'éducation que reçoivent les femmes parmi les propriétaires qui jouissent de quelque aisance. Cette éducation est encore la suite de la tendance qui a porté jusqu'ici cette classe de la société vers la résidence des villes: si l'on habite encore la campagne, on forme du moins le désir de rendre sa fille digne de tenir une place dans la société des villes, parce qu'on croit lui faire monter ainsi un degré de l'échelle sociale. Souvent l'éducation d'une jeune personne est un motif pour une famille d'aller fixer sa résidence à la ville; et si des circonstances s'y opposent, on la place dans un pensionnat où elle sera façonnée au ton de la bonne société, c'est-à-dire à toutes les habitudes urbaines: des talents agréables, qui lui seront de la plus complète inutilité dès qu'elle sera épouse et mère, même si sa résidence se trouve fixée à la ville; des goûts et des habitudes qui tendent à la détourner à jamais de la vie rurale, voilà à peu près tout ce que recueille une jeune personne de son éducation, au lieu d'y avoir puisé les connaissances, les habitudes et les goûts qui pourraient lui faire trouver tant de charmes dans les soins de famille et de ménage, qui doivent remplir toute la

vie de l'épouse d'un propriétaire qui habite la campagne."

Ce qui était vrai, il y a une trentaine de fois de la moralité la plus vulgaire, qui intéressent en améliorant, qui réjouissent l'esprit et le cœur, qui nous fassent aimer notre condition, qui nous éclairent, qui ne faussent point le jugement, et ne ressemblent en rien, en un mot, à ces publications regrettables qui empoisonnent chaque jour notre intérieur et ne corrompent pas seulement nos enfants. Nous ne voulons plus de ces écrits sortis de cerveaux malades ou gâtés, qui nous jettent dans une société de fantaisie et d'aventures, au milieu d'un monde où les passions malpropres s'agitent avec plus de succès que les sentiments respectables, où les mœurs de bohémiens ont le pas sur les mœurs des honnêtes gens, où l'on trouve une excuse à tous les vices, un côté séduisant à tous les crimes et un apaisement facile pour toutes les consciences troublées.

Si les personnes, auxquelles nous adressons ce travail, réunissent au complet les qualités dont il a été question, la plus grande partie de notre travail deviendrait inutile. Nous avons voulu tout simplement jalonner la route de celles qui se proposent d'embrasser la carrière agricole, exposer en peu de mots les exigences et l'importance de notre grande industrie rurale, la dégager des mensonges séduisants dont on l'enveloppe, la présenter sous son véritable jour, au risque d'éteindre brusquement quelques feux de paille et de déchirer quelques illusions. Maintenant que la situation est assez éclairée, que les vocations de fantaisie vont s'évanouir, nous ne comptons plus que sur les caractères résolus, et nous leur disons :—Avant d'acheter un domaine, de bâtir une ferme et de fabriquer des récoltes, il convient d'avoir une idée nette des influences atmosphériques sur la végétation, de connaître au moins approximativement les propriétés des divers terrains qui peuvent être soumis à la culture, et de savoir comment l'on doit s'y prendre pour restituer à ces terrains les substances que leur enlèveront les plantes pour se nourrir. Après cela, nous préparerons nos outils, nous bâtirons dans les conditions les plus favorables à nos vues, nous défricherons, nous drainerons, nous combinerons nos assolements, et nous nous mettrons à la besogne.

P. JOIGNEAUX.

Qui aura de beaux chevaux si ce n'est pas le roi ?

Il fait toujours bon de tenir son cheval par la bride.

Il n'y a si bon cheval qui ne bronche.

Qui panse son cheval par procureur est digne d'aller à pied.

De engrais.

Sciure de bois.

Que reste-t-il de la sciure que nous brûlons ? Des cendres qui, de l'aveu de tout le monde, constituent un excellent engrais ; donc, la sciure contient de l'engrais. L'essentiel, c'est de le mettre en état d'agir, et l'on y parvient en convertissant cette sciure en humus ou terreau. Il suffit, pour cela, de la jeter dans la fosse au purin et de l'y laisser pourrir. On arriverait au même résultat en arrosant les tas de sciure avec de l'eau de fumier et des urines, mais on y dépenserait plus de temps.—Quelques personnes pensent que le meilleur moyen de décomposer la sciure de bois consiste à en former litière aux animaux ; mais on répond à ceci qu'elle a l'inconvénient d'attirer les puces et d'en favoriser la multiplication. La première fois que ce reproche étrange fut formulé en notre présence, nous partîmes d'un éclat de rire ; cependant, nous revînmes un peu de notre scepticisme en nous rappelant que les ménagères font le même reproche aux copeaux des menuisiers et ébénistes. La chose est donc à vérifier. Mais ce danger ne peut pas être très sérieux pendant nos hivers.

Les cultivateurs n'ont pas à compter beaucoup sur la sciure de bois ; cependant, par exception, nous avons des pays de forêts où le sciage des arbres sur place ou dans les moulins en a produit des quantités très importantes. Alors que les communications étaient difficiles, personne ne songeait à tirer parti de cette sciure, mais aujourd'hui que les routes en permettent le transport à des conditions raisonnables, on aurait peut-être tort de la dédaigner, et d'autant plus qu'elle est plus ou moins décomposée déjà, et qu'en la mélangeant avec de la chaux et des cendres de bois, ou qu'en l'arrosant avec de l'eau de chaux ou de l'eau de lessive, on obtiendrait en peu de jours un engrais d'assez bonne qualité. Nous l'avons employée dans le jardinage, dans la culture des fleurs et n'avons eu qu'à nous en louer.

Philippe Miller, il y a plus d'un siècle, recommandait l'emploi de la sciure fraîche dans les terres fortes, ou, avançait-il, elle avait le double avantage de fumer et de diviser le sol. Il va sans dire qu'en rappelant cette recommandation, nous ne l'appuyons pas, elle nous paraît fort hasardeuse.

Bois pourri.

Il arrive souvent que le bois des arbres avancés en âge se décompose sur pied et forme au cœur même de ces arbres un véritable terreau végétal. Les saules fournissent de nombreux exemples de cette décomposition ; et vous avez pu remarquer que

certaines plantes ne se déplaient point dans le bois décomposé ou pourri et y prenaient même un rapide développement. De cette remarque à l'application, il n'y avait qu'un pas. Lorsque ce terreau a été exposé au soleil pendant quelques semaines ou mélangé de suite avec un peu de cendres de bois ou de chaux qui lui enlèvent son acidité, plus rien n'empêche de l'utiliser, à titre d'engrais, dans la culture des fleurs de pleine terre. Ce bois pourri du cœur des arbres a peu d'importance aux yeux des praticiens et ne vaut ni plus ni moins que la vieille sciure des forêts dont nous parlions tout à l'heure.

[Cependant, le terreau formé des copeaux formés depuis bien des années sous nos *buchers* sont excellents, comme amendement, dans les terres trop fortes. M. Browning, membre du Conseil Agricole, a réussi à former un excellent jardin dans une terre glaiseuse en y mélangeant une forte quantité de ce terreau.]

Tannée ou vieux tan.

Dans les localités où le combustible est cher, les tanneurs tirent parti de leur vieille écorce ou tannée en fabriquant des mottes à brûler ; mais sur beaucoup de points, la tannée ne sert à rien et les tanneurs s'en débarrassent comme ils peuvent.

Philippe Miller, dont le nom fait encore autorité, est, à notre connaissance, le premier qui ait appelé l'attention des cultivateurs sur les propriétés fertilisantes de la tannée. Nous lisons dans la huitième édition de son *Dictionnaire des jardiniers et des cultivateurs* :—« L'écorce de chêne que les tanneurs rejettent après l'avoir employée à la préparation des cuirs, lorsqu'elle a été mise en monceau et qu'elle est bien pourrie forme un excellent engrais pour les terrains rudes, durs et froids ; une seule voiture de cette matière forme un meilleur engrais, et dure plus longtemps que deux voitures de fumier ; cependant, il est ordinaire de voir de gros tas de tan rester inutiles pendant plusieurs années dans quelques endroits de l'Angleterre, où d'autres espèces d'engrais sont fort rares, et qu'on est obligé de transporter d'une grande distance....Après m'être servi de tan pour une couche, je l'ai employé comme engrais, en le répandant sur la terre, et j'ai observé que cette terre avait acquis un degré considérable d'amélioration. On répand ce tan sur la terre, un peu après la Saint-Michel, afin que les pluies de l'hiver puissent le faire pénétrer également partout ; mais si on l'emploie au printemps, il brûle l'herbe et devient très-nuisible....On a observé dans quelques endroits, où l'on s'est servi de cet engrais pour

les jardins, que les plantes potagères qu'on y a semées y ont acquis un degré de perfection très-marqué ; de manière qu'il est étonnant qu'on n'emploie pas à cet usage le tan qu'on rejette des tanneries partout où l'on peut s'en procurer. »

En Canada, on se sert très peu d'écorce de chêne comme tannée. Ceux qui ont essayé le tan de pruche étendue sur la terre pendant l'automne nous rendraient service en nous faisant part de leur expérience.—(Réd. S. A.)

Schwerz n'accorde à la tannée que le mérite d'absorber les engrais et voudrait que l'on s'en servit après l'avoir arrosée d'eau de fumier, ou après l'avoir mélangée avec de la chaux ou avec des cendres de savonnerie qui hâtent sa décomposition. Dans ces conditions, il la trouve utile aux prairies.

Si Miller, dit trop de la tannée, Schwerz, en retour, n'en dit pas assez. Selon nous, la vérité est entre ces deux opinions. Pendant six ou sept années consécutives, nous nous sommes servi de la tannée, et voici ce que nous en savons : L'expérience nous a démontré que de la tannée de 25 à 30 ans d'âge est un excellent engrais pour le potager : mais où en serions-nous s'il nous fallait un quart de siècle pour la confection d'un engrais ! A diverses reprises, il nous est arrivé d'employer de l'écorce qui ne comptait pas plus de six mois ou d'un an ; seulement, nous avons soin ou de la mélanger à volume égal avec notre fumier d'étable, ou d'en former, à l'automne, de petits tas sur lesquels on versait, pendant l'hiver, des urines, des eaux de lessive et des eaux de savon. La tannée que l'on associe aux matières fécales, perd vite les propriétés nuisibles qu'elle doit au tannin, et marque bien sa place dans les prés et les champs où on la répand. C'est ainsi que nous l'avons vu employer avec un succès très-satisfaisant sur l'exploitation du pénitencier de Saint-Hubert. (Belgique.)

Chaque fois que nous avons eu des plantations d'arbres à faire au printemps, dans un terrain léger et sujet à souffrir de la sécheresse, nous avons soin d'assoier nos arbres sur une brouettée de compost formé d'un tiers de bonne terre, d'un tiers de tannée et d'un tiers de fumier de vache complètement pourri. Nous n'avons eu qu'à nous féliciter du procédé.

Placée en litière sous les bêtes et recouverte de paille, la tannée se transforme en engrais au bout de cinq ou six semaines. Nous le savons par expérience et n'hésitons pas à conseiller ce procédé.

Tourbe.

La tourbe sert ordinairement de combustible ; mais lorsqu'elle est très-abondante et de peu de valeur, on s'en sert aussi pour fumer les terres. Ses propriétés fertilisantes ne sont d'ailleurs contestées par personne. La mauvaise réputation qu'ont les tourbières parmi les cultivateurs ne tient qu'à deux causes ; à l'eau stagnante et aux acides. Du moment que l'on a fait disparaître l'eau et les acides en question, la tourbe devient très-fertile et se suffit à elle-même durant plusieurs années. Avec des tranchées profondes et multipliées, il n'est pas difficile d'égoutter, d'assainir une tourbière : et aussitôt cette première opération terminée, il n'est pas difficile non plus de détruire l'acidité de la tourbe. On y réussit par un labourage profond en temps chaud et deux années de suite ou bien en levant la couche supérieure avec une houe, pour en faire de petits tas très-rapprochés. Par ces procédés, on favorise l'action de l'air chaud ; la tourbe se désacidifie naturellement et devient terre arable au bout de dix-huit mois ou deux ans.

Les meilleurs fermiers écossais et irlandais prennent la tourbe ressuyée à l'air pendant six semaines ou deux mois et la mélangent avec du fumier de ferme, dans la proportion de 2,500 lbs pour 1,000 lbs de fumier. C'est à lord Meadowbank qu'on doit l'idée de ce mélange.

Hodges conseille aussi de prendre de la tourbe sèche et de l'arroser avec de l'eau de fumier pour la convertir vite en bon engrais. Le conseil est excellent. Schwerz l'a également donné, de son côté.—« Pour obtenir, dit-il, de cette utile substance tous les avantages qu'elle peut procurer, il faut que la tourbe, aussi divisée, rendue aussi pulvérulente que possible, soit amoncelée, et le monceau fréquemment arrosé avec du purin, de la lessive, de l'eau de savon ou tel autre dissolvant. Après six semaines ou deux mois, on retourne la masse et on y mêle de la chaux ou de la cendre. Quelque temps après qu'on a de nouveau retourné la masse on peut la regarder comme suffisamment désacidifiée et décomposée. Dans cet état, elle forme un excellent engrais à donner en couverture au printemps. »

Le célèbre agronome allemand recommande aussi et avec raison de placer la tourbe desséchée dans les cours de ferme et d'élever sur cette tourbe les tas de fumier. Elle reçoit ainsi de précieux égouts. Dès que le fumier est enlevé, on met la tourbe à part, on la divise pour la soumettre aux influences atmosphériques, et, au bout de quelques semaines, on la mélange avec le cinquième de son volume de chaux, ou bien avec de la marne, mais à volume égal.

On peut enfin se servir de la tourbe sèche comme de litière, que l'on masque avec de la paille, et en quelques jours, cette litière est convertie en bon engrais.

La tourbe convient surtout aux terres légères, quelle que soit d'ailleurs la nature de ces terres.

P. J.

Pour la *Semaine Agricole*.

La routine vaincue par le progrès.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE XXV.

SUITE DE LA LETTRE DE MARCEL—CULTURE DU CHOU BRANCHU—CE QUE PENSE ROUTINEAU DE LA CULTURE DE BETTERAVES DE PROGRÈS.—DE L'ÉTAT OU SONT LES TERRES QUE ROUTINEAU A ACHETÉES DE PROGRÈS.

M. Martineau dit :

—Mais, mes bons amis, il faut penser que je n'en suis encore qu'à la moitié de la lettre de Marcel, et qu'il ne faut pas laisser le reste de côté.

Tous de répondre.

—Non, non, continuez.

—Puis, on se rapproche de M. Martineau, qui reprit :

« Comme je sais que ma bonne mère a une grande tendresse pour les vaches et qu'elle les soigne de son mieux, je vais lui donner le moyen de leur donner une excellente nourriture. C'est alors qu'elle pourra faire de bons fromages.

« Le secret de se procurer cette excellente nourriture, c'est de cultiver les choux branchus du Poitou.

« Comme vous ne connaissez pas ces choux, je vais vous en dire quelque chose. C'est une espèce de chou très répandu en Poitou surtout, et qu'on emploie à la nourriture des vaches. Ils ont une forte tige qui monte bien à trois pieds de hauteur, et se garnit de magnifiques feuilles qui arrivent à près de trois pieds de longueur, quand ils sont bien engraisés. A la réunion des feuilles et de la tige, il sort une foule de jets qui se garnissent eux-mêmes de feuilles plus petites ; ce qui fait qu'ils ressemblent à un gros buisson.

« Le chou branchu ne fleurit pas la première année ; ce n'est qu'à la seconde qu'il porte ses graines. On se borne, la première année, à cueillir ses grandes feuilles, et la seconde, ses jets, quand ils commencent à fleurir.

« C'est un excellent fourrage vert que les vaches dévorent, et qui leur fait donner beaucoup de lait.

« Il est impossible de dire qu'elle est l'abondance d'un bon champs de choux branchus. Voici comment vous devez vous y prendre pour les cultiver :

“ Ces choux ne sont point difficiles sur la qualité de la terre, quand on leur donne les soins qu'ils demandent.

“ Choisissez un carré, dans votre jardin, engraissez-le bien, formez-y des planches de trois pieds de largeur, sur lesquelles vous sèmerez votre graine en pépinière, et la recouvrirez avec du terreau, et à défaut de terreau avec du fumier bien émiété.

“ Lorsque vos choux seront levés, vous les éclaircirez afin qu'ils se trouvent de sept à huit pouces les uns des autres, et les sarclerez, chaque fois qu'il sera nécessaire. Lorsqu'ils auront atteint un pied en hauteur environ, vous les transplanterez en plein champs, en lignes bien droites, espacées de un peu plus de trois pieds, et les mettrez à la même distance dans les lignes et en quinconce.

“ Je vous dirai plus tard, les autres soins qu'il convient de leur donner, pour aujourd'hui, je me contenterai de dire avec un savant cultivateur, Malingié, qu'un *chou repris* est un *chou sauvé*. Il peut languir, si la sécheresse survient, mais aux premières pluies, il prendra sa revanche et poussera rapidement dans le bon fumier que vous lui aurez mis au pied. Votre chou bien rechaussé, bien sarclé, grandira à vue d'œil.

“ Au revoir, cher parents, je suis votre enfant reconnaissant,

“ MARCEL.”

Cette instruction sur les choux branchus, ne causa pas moins d'admiration à la famille Progrès que celle sur les betteraves, et nos cultivateurs intelligents et actifs, encouragés encore par M. Martineau, décidèrent qu'ils allaient mettre de suite à exécution les bons conseils que leur donnait leur cher enfant.

On choisit dans le jardin une bonne place, bien exposée au midi, pour le semis de choux. On fit plus tôt une couche, le long de la maison, pour le semis des betteraves.

Delle. Eléonore demanda d'être chargée du soin de la couche. Elle éclaircissait les plants, les sarclait, les arrosait même au besoin. Enfin, on éprouvait, à la Bruyère, cette satisfaction qu'on ressent toujours, quand on a le désir et l'espérance de bien faire.

Pendant que Progrès préparait son terrain pour ses betteraves et ses choux, les laboureurs des environs qui voyaient, de loin, labourer et engraisser cette pièce de terre, d'une manière toute différente des autres, ne savaient pas ce que cela voulait dire et plusieurs vinrent voir de plus près ce qui se faisait là.

Après avoir vu et appris, les uns disaient :

Quel dommage de mettre tant de bon fumier, pour faire venir des betteraves ! Que fera-t-il de tout cela ? Si ça

vient, il ne trouvera pas à les vendre.

D'autres disaient :

— Il ferait bien mieux de garder son fumier, pour son blé d'automne.

— Sans compter, disait un troisième que sa pièce carrée est sa meilleure terre, et qu'il y aurait eu une fausse récolte d'avoine, et de bonne paille pour ses vaches, cet hiver. N'aurait-il pas pu semer des betteraves dans son jardin ? Il en aurait eu bien assez pour lui et ses vaches.

Cependant, quelques uns qui n'étaient pas aussi encroûtés que les autres, trouvaient que c'était une bien bonne manière de mettre le fumier pour que les betteraves en profitassent et que, si elles réussissaient bien, Marguerite aurait joliment de quoi régaler ses vaches tout l'hiver, et que ses fromages ne s'en trouveraient pas mal.

On connaissait les betteraves dans le pays, et on en cultivait un peu dans les jardins, pour en manger, et les plus habiles en faisaient un peu plus que pour leur consommation, afin d'en pouvoir donner un peu à leurs vaches. Mais les betteraves viennent mal, dans les jardins, elles manquent d'air et de place ; il leur faut le plein champ ; de plus, celles qu'on cultivait dans le pays, étaient de mauvaise espèce.

Routineau était du nombre de ceux qui blâmaient le plus amèrement Jean Progrès. Il lui dit donc :

— Mais, voisin, que vous sert d'avoir rempli votre fosse à fumier, si vous la videz, avant même de vous en servir pour vos blés ?

— L'un n'empêche pas l'autre, répondit Progrès ; je mettrai du blé après mes betteraves.

— Oui, il sera joli, votre fumier, quand il aura été mangé par les betteraves. Mais où avez-vous pris ce principe là ?

— Qui vous a dit comment serait mon fumier, après qu'il aura servi aux betteraves ? Et d'ailleurs mes betteraves m'aideront à en faire d'autre, pour une autre année. Le grenier n'y perdra rien, soyez en persuadé, et ma femme y gagnera quelques pots de lait. De plus, les betteraves ne dévorent pas le fumier aussi complètement que vous semblez le croire, surtout quand on en met autant que je le fais. Elles n'ont presque pas de racines, et M. Martineau dit qu'elles se nourrissent beaucoup par les feuilles.

— En voilà un beau merle, qui vous chante là une belle chanson ! je ne savais pas que les feuilles pouvaient tenir lieu de racines !

— Eh ! bien, apprenez le, c'est un fait aussi bien prouvé que c'est l'eau qui fait la glace. Ainsi, ami, le blé que je mettrai après mes betteraves, trouvera encore une bonne partie du fumier que j'ai mis.

Ainsi, mes betteraves passeront par le ventre de mes vaches, et dans ce

passage, elles se transformeront en un fumier abondant qui me dédommagera de celui que je leur donne cette année, et qui fournira à tout le blé que je voudrai semer l'an prochain.

— Mais, M. Blanchard, que dira-t-il de tout cela ? Et puis, lui donnerez-vous la moitié de vos betteraves ?

— Oh ! non, certainement.

— Et vous croyez qu'il sera content de cet arrangement ?

— S'il n'en n'est pas content, nous en ferons un autre, voisin. D'ailleurs, n'aurai-je pas de l'avoine dans mon défrichement ?

— Oui, je vous en souhaite, de l'avoine ! Comme vous en avez eu l'an passé !

— Laissez faire, voisin, j'ai acquis de l'expérience et du savoir, depuis l'an passé, et j'espère que ça me servira.

— Pas mal, pas mal, mon pauvre Jean, vous en avez du savoir ! Du train que vous y allez, vous serez bientôt aussi savant que tous ceux qui savent rien. Puis, vous tirez du grand, vous avez deux journaliers jusqu'à cœur d'année. Si vous continuez, la succession de la bonne femme y passera bien vite.

— Mais, voisin, savez-vous que vous me portez un intérêt que je n'aurais pu prévoir. Cependant, dans vos comptes, il y a un item que vous oubliez. N'ai-je pas encore mes intérêts, pour couvrir mes dépenses ? Et quand vous m'aurez payé le terme échu dans quinze jours, j'aurai de quoi payer mes journaliers, et j'espère qu'ils ne se plaignent pas d'être en journée chez moi. Leurs enfants qui mendiaient aux portes ne mendient plus. C'est déjà quelque chose que d'aider les pauvres, et quand bien même que je ne retirerais que cela de mes nouvelles cultures, j'en serais très content.

— Ah ! Jean, c'est vrai, je ne pensais pas aux intérêts que je dois vous payer prochainement, dit Routineau d'un air un peu embarrassé, mais, si vous pouviez m'attendre, vous me feriez un grand plaisir. Mon fils, Jules qui est au séminaire, me coûte les yeux de ma tête, sans compter Adolphe qui a été malade, et auquel il a fallu envoyer de l'argent quoi qu'il ait été obligé d'entrer à l'hôpital ; ce qui m'a grandement chagriné. De plus, la récolte de l'année dernière a été mauvaise ; j'espère que cette année elle sera meilleure. J'ai fameusement arrangé les terres que j'ai achetées de vous, et je compte y récolter bien des minots de blé.

— Oui, oui, dit Progrès, en souriant malignement, j'ai vu ça ; votre labour en vaut la peine, et je suis sûr qu'il va joliment faire pousser les mauvaises herbes dont elle était empestée. Si vous avez vu ces terres dernièrement, vous avez dû vous apercevoir que ces

pestes de plantes vont étouffer votre blé. Si, avant vos semailles, vous aviez donné deux labours avec une bonne charrue, vous les auriez détruit, et vous auriez une bonne récolte, mais...

—Eh ! bien, voisin, dit Routineau, car il voyait bien que Progrès avait raison, quant à vos intérêts, si vous pouvez m'attendre, je vous payerai les deux termes à la fois.

—Volontiers, répondit Progrès, n'en parlons plus, jusqu'à la Toussaint.

Progrès avait tout l'argent qui lui était nécessaire, car il en avait reçu de ses autres acquéreurs.

La semailles des betteraves fut faite dans la journée, et comme la saison était avancée et que le soleil était déjà bien chaud, elles ne tardèrent pas à être bonne à replanter, et quoiqu'elles n'eussent encore que deux petites feuilles, on profita d'un temps humide pour les transplanter : ce qui se fit facilement et vite, parce que la terre était très meuble.

Trois jours après qu'elles étaient en place, Progrès vint les visiter. Mais, quelle fut sa désolation ! Il ne vit plus rien..... Il regardait, et regardait encore, et n'apercevait que deux feuilles sèches à la place où étaient les betteraves ; il crut sa plantation perdue. Il courut chez M. Martineau et lui conta son désespoir.

—On va joliment se moquer de moi et de mon savoir, et ce qui est pis, c'est que les betteraves et le travail sont perdus !

—Il faut attendre, dit M. Martineau, il faut attendre.

Eléonore qui avait eu tant de soin de la couche, était désolée.

Dès le lendemain, au lever du soleil, elle s'empressa d'aller voir les betteraves, et après un examen attentif ; elle aperçut une toute petite pointe verte, à l'endroit où était la betterave ; c'était le cœur du jeune plant. Elle courut chez Progrès et lui dit ce qu'elle avait vu. Oh ! tout de même Mademoiselle, c'est une affaire, manqué. Et il en éprouvait un grand chagrin.

Eléonore, confiante dans ce qu'avait dit Marcel, allait tous les jours visiter les betteraves, sans rien dire.

Au bout de huit jours, elle vint chercher Progrès.

Venez, venez, père Progrès, venez voir que j'avais raison.

Effectivement, ce petit point vert commençait à sortir de terre, et on voyait bien que c'étaient les betteraves qui poussaient.

Peu après, elles eurent deux à trois feuilles assez grandes.

Celles qui avaient été semées sur place levalaient aussi très bien. La vue de ce champ releva le courage de Progrès, et il proclama bien haut que son fils Marcel lui donnait de sages conseils. M. Martineau profita de cette heureuse disposition pour faire comprendre à son ami qu'il ne fallait

pas être si prompt à se décourager quand un essai ne réussit pas du premier coup, suivant nos espérances.

Progrès comprit la leçon, et les voisins qui s'étaient d'abord moqué de lui, commencèrent à se dire :

—Cet homme à toutes les chances, et il réussit contre toute attente.

Philosophie du Drainage, etc.

Le drainage ou dessèchement des terrains cultivés ou cultivables est absolument nécessaire à toute bonne culture, et si l'humidité de la terre est utile, si elle est indispensable même à la végétation, sa surabondance est nuisible et pernicieuse à la plupart des plantes. Lorsque l'eau séjourne en hiver ou au printemps dans un champ, la terre y devient stérile le reste de l'année ; souvent on ne peut la labourer en temps convenable ou lorsqu'il le faudrait, et, dans les années pluvieuses, une terre ainsi retardée ne peut plus rien rapporter. Dans les prairies la stagnation des eaux fait périr les meilleures plantes, les mauvaises ou les moins précieuses y résistent ; elles s'y multiplient ; elles altèrent, elles détériorent (gâtent) peu à peu toute l'étendue de la prairie. Le dessèchement des champs et des prairies est donc également nécessaire ; il rend l'époque des récoltes plus hâtives et leur succès plus grand et plus assuré. Personne peut nier ces principes.

Les terrains sont inondés : 1^o par la stagnation des eaux pluviales et de celle des fontes de neige ; 2^o par des eaux provenant des réservoirs souterrains, dans lesquels elles s'accumulent et d'où elles s'élèvent à la surface par l'effet de leur propre pression ; et 3^o parce que les terrains inondés sont sans pente, plus creux et exposés à recevoir les eaux du pays environnant, et dont le sol est de nature à conserver ces eaux.

Mon intention en écrivant cet article, n'est point d'examiner les moyens employés pour parvenir au dessèchement des terrains inondés, cela viendra peut-être plus tard, mais de dire quelques mots sur les effets du drainage en agriculture.

Il est d'une importance majeure pour le cultivateur de pouvoir, dans les différentes phases de ses opérations, contrôler le montant de l'eau que contiennent ses terrains. Si les plantes reçoivent trop d'eau, ou n'en reçoivent pas assez, elles en souffriront également.

Lorsque le sol contient trop d'eau, il est trop froid, car aussitôt que le soleil fait évaporer la partie de l'eau qui s'est élevée à la surface, par la force de l'attraction capillaire, il en remonte encore, en sorte qu'il se fait à la surface du terrain, une évapora-

tion constante, qui fait baisser la température du sol, c'est-à-dire le tient plus froid.

Lorsque le sol contient trop d'eau, la nourriture des plantes se trouve trop délayée, et les feuilles en étant trop chargées, ont à s'en débarrasser par l'évaporation. Comme conséquence de cette rapide évaporation, la température de la plante s'abaisse au point qu'elle ne peut effectuer l'opération nécessaire à la saine nourriture et croissance de la plante.

Le déplacement, c'est-à-dire l'enlèvement de la surabondance d'eau, améliore beaucoup des propriétés physiques du sol. L'argile, (glaise) lorsqu'elle est humide et adhésive, est impénétrable à l'air, mais lorsqu'elle est sèche, elle devient poreuse et friable.

En favorisant la friabilité du sol, le drainage favorise donc l'accès de l'air ; car à mesure que l'eau s'enfonce dans le sol, elle aspire l'air après elle.

Lorsque le sol contient trop d'eau, s'il possède beaucoup de matières végétales, ces matières se décomposent trop rapidement en favorisant la production d'acides, ou encore, en opérant des changements chimiques nuisibles aux plantes.

Lorsque l'air pénètre librement dans le sol, il se produit promptement de l'acide carbonique et autres composés bienfaisants aux plantes. Le drainage souterrain est donc utile, non-seulement aux terrains argileux, mais il donne de plus une libre issue à l'eau dans les sols sablonneux et imprégnés d'eau.

Dans ses opérations sur la ferme, le cultivateur ne devrait pas perdre de vue ces principes qui sont d'une si grande importance en agriculture. Qu'il adopte ou non un système d'assèchement souterrain, le choix des moyens qu'il devra employer pour drainer, devra varier suivant les dispositions et les circonstances locales, mais toujours il devra y opérer avec des considérations d'économie.

La philosophie du drainage est la philosophie du labour sous-sol. On ne peut comprendre toute l'utilité du labour sous-sol, à moins de connaître les propriétés physiques de l'argile.

Si on prend un morceau d'argile (glaise) coupé en forme de brique et si on le laisse sécher, il se resserrera et se durcira ; de fait il deviendra une brique séchée à l'air, et deviendra imperméable, c'est-à-dire que l'eau ne saurait passer à travers. Si, on le coupe lorsqu'il est humide, il se divisera en plusieurs morceaux qui se durciront en séchant, ou si on les presse ensemble avant qu'ils sèchent ils se souderont pour ne former qu'un seul morceau. Mais si on l'écrase lorsqu'il est sec il se divisera en une infinité de morceaux, s'émiettera plus ou moins, et l'air y pénétrera librement. Il en est de même de l'argile sous-

sol. Si on laboure un sol argileux humide avec une charrue sous-sol, on pourra en retirer de l'avantage pour quelque temps, mais bientôt la glaise ne tardera pas à devenir compacte et massive, et aussi imperméable que jamais. Mais si l'on brise de la glaise lorsqu'elle est sèche, ses propriétés physiques se trouvent entièrement changées: elle ne se liera que difficilement, elle restera ouverte et friable et plus ou moins perméable.

Dans le premier cas, le cultivateur sera amèrement désappointé. Dans le second, il sera bien récompensé de son travail. Il y a beaucoup de personnes qui prétendent qu'on ne devrait se servir de la charrue sous-sol qu'une année au moins après que le terrain a été drainé.

De même que le labour sous-sol,

Le labour profond

permet à l'eau d'égoutter, il donne un libre accès à l'air et aux pluies. Il mélange plus ou moins le sous-sol avec le sol proprement dit, et change les propriétés chimiques et physiques, particulières à chacun d'eux.

L'argile qu'on amène à la surface rend un sol plus ferme et plus fort, tandis que le sable le rend plus meuble et plus léger.

Le labour profond fait monter les substances qui ont une tendance à s'enfoncer au delà de la portée d'une charrue ordinaire, et les entremêle en proportion exacte avec les autres ingrédients du sol. C'est ainsi que dans les terrains sablonneux il est souvent nécessaire d'amener, vers la surface, des éléments calcaires et argileux.

Le labour profond rend le sol plus profond, en sorte que les racines des plantes peuvent plonger et pénétrer d'avantage pour chercher une nourriture liquide et de l'humidité.

Les pluies

sont utiles non-seulement parce qu'elles fournissent de l'eau au sol d'abord, puis aux plantes; mais elles renouvellent l'air qui se trouve contenu dans les sols. Lorsque la pluie s'enfonce dans la terre, elle en déplace l'air qui s'y trouve, et lorsque l'eau y pénètre elle aspire de l'air frais.

La pluie réchauffe le sol; car en passant dans l'air elle acquiert sa température. Cette température est portée dans toutes les parties du sol, non-seulement la pluie égalise la température, mais encore elle l'élève. Les rayons directs du soleil ne réchauffent le sol qu'à quelques pouces de profondeur seulement.

Les pluies transmettent beaucoup de substances solubles aux racines des plantes, et en enlèvent beaucoup d'autres qui leur sont nuisibles et malfaisantes.

DR. GENAND.

Un Désinfectant.

L'emploi que l'on a fait depuis quelques années de l'acide carbolique (acide phénique impur) comme désinfectant et les bons résultats qu'on en a obtenus pour conjurer l'envahissement des épidémies dans les grands établissements, tels que les casernes, les hôpitaux, les navires, etc., en ont fait un agent des plus précieux. Quelques rares applications en ont seulement été faites jusqu'à ce jour dans les écuries, les étables ou les autres constructions agricoles, où l'on ne se sert guère que du chlorure de chaux, quand toutefois on se donne même la peine d'assainir.

Le chlorure de chaux a plusieurs inconvénients qui doivent le faire rejeter en présence d'un produit beaucoup plus parfait et dont l'usage est infiniment plus pratique. Le premier est d'absorber très-facilement l'humidité de l'air et, sous cette influence, de se détériorer très-prompement, ce qui nécessite sa conservation dans des vases hermétiquement clos. De plus, son odeur insupportable et la quantité considérable de chlore gazeux qu'il répand dans l'air provoquent la toux et occasionnent certains désordres dans l'appareil respiratoire. Enfin, son emploi, qui, dans des locaux très-aérés, pourrait ne pas être mauvais, devient pernicieux dans des écuries ou des étables où l'air ne circule que très-difficilement.

L'acide carbolique, au contraire, tout en fournissant un désinfectant aussi énergique, n'offre aucun des inconvénients du chlorure de chaux, et il a de plus sur ce dernier l'avantage de coûter beaucoup moins cher. Le meilleur moyen de l'employer est de s'en servir à l'état de combinaison avec la chaux; on peut, de cette façon, l'utiliser, soit à l'état pulvérulent soit à l'état liquide. Ce dernier mode est le meilleur. Comme tout fermier pourra préparer lui-même sa chaux phéniquée, je vais indiquer rapidement le procédé de fabrication.

Pour l'obtenir à l'état de poudre, on prend, par exemple, 10 lbs de chaux vive, que l'on arrose avec environ une lb d'acide carbolique, on l'abandonne à elle-même, et bientôt elle se délite, se résolvant en une poudre d'un rose pâle. On peut alors en faire usage, soit en la répandant sur le sol, soit en la jetant dans les endroits que l'on veut désinfecter.

Si l'en veut en faire un liquide, il suffit, immédiatement après avoir arrosé la chaux avec l'acide carbolique, d'y verser d'abord une petite quantité d'eau pour l'éteindre et d'en ajouter ensuite peu à peu afin de la délayer, comme on le fait d'habitude.

Ce dernier moyen est préférable sous tous les rapports, en premier

lieu au point de vue économique puis ensuite en raison de l'effet obtenu. Quant au résultat, la chaux phénique offrant, à l'état de liquide, une surface beaucoup plus considérable, son effet désinfectant se trouve par cela même considérablement augmenté. On en badigeonne ainsi les murs des étables ou des écuries dans toute leur étendue, ainsi que les cloisons qui séparent les animaux.

L'acide carbolique présente encore à l'agriculture la ressource précieuse de chasser la vermine, principalement les charançons, et de débarrasser les greniers et les farines de ces hôtes incommodes.

Je terminerai en signalant encore une des propriétés les plus remarquables de cet acide. C'est son emploi, à défaut d'acide phénique pur, dans le traitement des morsures des animaux venimeux. On s'en sert dans ce cas sans eau, puis dissous dans l'eau. On commence par ouvrir la morsure par une incision en croix, et l'on y verse quelques gouttes d'acide carbolique pur, on lave ensuite la partie tuméfiée avec un mélange de 5 parties d'acide pour 100 parties d'eau, en ayant soin de dissoudre préalablement l'acide dans le double de son poids d'alcool, afin de faciliter sa dissolution dans l'eau.

Espérons que les agriculteurs s'empresseront de se procurer un agent si précieux, dont l'emploi est si simple, et que son usage se généralisera rapidement dans tous les établissements agricoles, grands et petits.

La Semaine Agricole.

MONTREAL, 17 NOVEMBRE, 1870.

Petit Manuel d'Agriculture.

PAR M. HUBERT LARUE.

Nous avons lu et relu avec un vif intérêt cet excellent travail qu'on a bien voulu nous adresser, il y a déjà quelque temps. C'est une source de grande satisfaction, quand on voit les hommes marquants du pays, sacrifier à l'étude scientifique et pratique de l'Agriculture, les courts loisirs que leur laisse leur profession. Si l'on pouvait compter, dans chaque Comté, un ou deux hommes de talent qui auraient à cœur le progrès de l'agriculture dans leur comté et qui se mettraient vaillamment à l'œuvre pour en assurer le succès, on verrait bientôt un changement notable dans

être des cultivateurs, et on aurait trouvé du même coup un remède au dépeuplement des paroisses. Car, rappelons-nous-le bien, tous les efforts et les sacrifices faits pour la colonisation seront plus ou moins infructueux, tant qu'on n'aura pas prouvé clairement au cultivateur et à ses fils, que la culture de la terre peut et doit donner des résultats plus sûrs et plus profitables, en moyenne, que toute autre occupation, soit dans ce pays, soit aux Etats-Unis. Que l'on établisse jusqu'à l'évidence que les cultures intelligentes et soignées donnent actuellement, dans cette Province, de 20 à 36 par cent sur le capital employé, et plusieurs cultivateurs nous offrent ces preuves, que des hommes de bonne volonté se chargent de faire connaître ces faits et d'expliquer les quelques règles à suivre pour obtenir ces résultats, comme vient de le faire si bien M. le Dr. Larue, et dans quelques années notre culture, si arriérée à quelque distance des villes, deviendra aussi profitable que celle de nos compatriotes qui ont pu profiter des exemples donnés par les étrangers et qui, aujourd'hui, paraissent d'une aisance vraiment remarquable. Et pourtant ce sont, pour la plupart, les mêmes hommes qui, il n'y a qu'une quinzaine d'années, s'appauvrissant, de jour en jour, pensaient sérieusement à abandonner la culture pour aller travailler à la journée, soit dans nos villes, soit aux Etats-Unis.

Ce petit manuel d'agriculture a non-seulement le mérite d'être écrit dans un style excessivement clair et concis, à la portée de tous les cultivateurs, mais il possède de plus celui de porter la conviction chez ceux qui ont le plus de préjugés et qui craignent davantage les innovations sur la manière de cultiver que suivaient nos ancêtres. De fait, nous croyons que le Dr. Larue, pour ne pas effrayer ses lecteurs, n'a pas dit toute sa pensée ; par exemple, quand il parle des herses à dents de bois qu'il semble recommander pour les terres légères. Nous ne pouvons certainement pas partager cette opinion, puisque nos terres légères sont presque toujours infestées de chiendent, d'herbe à cheval et d'autres mauvaises herbes, excessivement difficiles à détruire et qui exigent pour

leur extirpation les meilleurs instruments aratoires.

Il y a aussi dans cet ouvrage quelques autres données que nous voudrions voir changer. L'auteur recommande, par exemple, la culture des navets et des carottes dans les terres fortes. Pour les carottes encore, passe, pourvu que la terre soit parfaitement ameublie ; mais les ravets, autres que les choux de siam, lèvent difficilement dans ces terres qui forment croûte à la moindre pluie ou à la suite d'une sécheresse. Les betteraves et les fèves au contraire, conviennent parfaitement à ces terres, et nous aurions aimé que l'auteur en aurait dit davantage sur ce sujet. De plus, en prétendant que les navets et le trèfle ne réussissent point dans les terres sablonneuses, il semble oublier que c'est précisément ces cultures qui ont fait, des sables mouvants de Norfolk, des terres produisant le blé avec abondance, et rendant de fortes récoltes et de grands profits à leurs propriétaires. Qu'on nous permette d'ajouter que le semis en place convient bien mieux que le repiquage surtout dans une terre un peu étendue.

Nous sommes de l'avis de l'auteur quand il dit que le fumier le plus profitable est celui qui n'a chauffé que juste assez pour détruire le germe des mauvaises herbes. Cependant, pour que ce résultat soit certain il faut que le fumier ait cessé d'être pailleux. Ce dernier ne convient certainement pas aux carottes, qui se subdivisent en plusieurs racines et qui ne donnent aucun bon résultat avec cette fumure. Un autre désavantage du fumier pailleux, c'est que les pièces de terre se trouvent fumées inégalement ; la partie pourrie du fumier donne aux récoltes une belle apparence et de bons résultats, tandis que celui dans lequel il y a beaucoup de pailles longues laisse le tout presque aussi pauvre qu'auparavant et ne donne aucune force à la récolte. La conséquence de l'usage de fumiers ainsi mêlés s'aperçoit au premier coup d'œil, à l'apparence inégale et *bariolée* de la récolte et du champ. Nous aurions aussi préféré que l'auteur eut insisté sur la nécessité de ramasser tous les fumiers en tas bien faits et de ne pas les laisser étendus aux portes des bâtiments et dans les cours, comme c'est malheureusement trop l'usage, dans

cette Province. Quant aux semis de mil et de trèfle, nous croyons qu'on ménage trop cette graine, surtout la dernière. Si l'on veut que la terre conserve bien sa fraîche il faut que la tourbe soit forte et serrée, de plus la qualité du foin est d'autant meilleure que les brins d'herbe sont plus fins, plus tassés et plus nombreux. Au risque d'effrayer quelques uns de nos lecteurs, nous devons dire que les meilleurs cultivateurs ajoutent avec trois gallons de mil, huit à douze livres de trèfle par arpent et qu'ils s'en trouvent bien. Que ceux qui jeteront les hauts cris nous disent d'abord s'ils ont jamais essayé cette quantité et s'ils en ont obtenu de mauvais résultats !

A notre avis, l'auteur fait erreur en recommandant la culture successive de deux récoltes de grain comme préparation à celle des légumes. Celle-ci devant suivre un grain sur prairie ou pâturage dans une culture modèle.

Nous avons obtenu d'excellentes prairies à la suite des légumes dans des terres excessivement sablonneuses ; nous ne sommes donc pas prêt à concéder à l'auteur que les terres légères ne peuvent être converties en prairies qu'à force d'engrais. Il est vrai que les prairies n'y durent pas longtemps, mais dans ces terres il faut, pour en tirer profit, les faire produire autant de nourriture que possible pour l'engrais du bétail. Un trèfle suivi d'une récolte de pomme de terre, après lesquelles viendrait du grain suivi par des navets ou des carottes, puis du grain et des prairies, nous donnerait certainement le plus de produits et le plus de profit possible de ces terres.

L'auteur dit plus loin, que sur les terres trop fortes et trop compactes le fumier en couverture se perd à la suite des pluies. Ce n'est pas l'opinion de plusieurs excellents agronomes, entr'autres, John Johnson, de Geneva, N. Y., celui qui, le premier introduisit le drainage dans les Etats-Unis et peut-être le meilleur cultivateur pratique de son temps. Ces hommes prétendent que le fumier, étendu en couverture, à la suite des sécheresses de l'été et du commencement de l'automne, est plus profitable de cette manière, que de toute autre. Leur explication consiste dans le fait qu'alors tous les pores du sol sont ouverts, que les premières pluies

d'automne y font pénétrer toutes les parties solubles des engrais et que ce qui reste, protège les racines contre les gelées. Disons de plus que dans les environs de Montréal, les meilleurs cultivateurs écossais semblent préférer cette méthode à toutes les autres pour l'emploi de leur fumier, de plus, dans la culture des patates, ils trouvent qu'elle enrichit parfaitement la terre et diminue les risques de la pourriture.

C'est avec un vif plaisir que nous avons vu l'auteur préconiser la jachère nue. C'est, à notre avis, un des moyens les plus simples et les moins coûteux de débarrasser nos terres des innombrables plantes nuisibles qui les empestent ; en même temps, si la jachère est bien faite, on rendra aux terres fortes une grande partie de leur fertilité première. Le principe de la jachère nue a été reconnu de tout temps. Dans l'ancien testament, on voit qu'elle était exigée par la loi du peuple hébreux, les Romains ne manquaient jamais de laisser reposer leurs terres à des époques fixes et de leur donner, pendant ces époques, les façons nécessaires, pour ameubler et nettoyer le sol. Aujourd'hui encore, dans les pays les mieux cultivés, on trouve que la jachère est indispensable partout où l'on ne peut pas mettre, chaque année, à peu près un septième de sa terre en racines sarclées et nettoyées avec grand soin. Si les jachères ne sont pas encore entrées dans nos habitudes c'est que notre sol possédait autrefois une richesse incroyable et que de plus il était d'abord parfaitement net. Ce n'est qu'à la longue que les mauvaises herbes, importées en petite quantité dans les bonnes semences, ont pu prendre le dessus. Mais aujourd'hui elle de viennent maîtresses du terrain, elles s'en sont emparées complètement dans bien des endroits, et pour les détruire nous n'avons à choisir qu'entre deux moyens. Soit la jachère nue avec les façons qu'elle exige, soit la culture des légumes-racines. Il faut encore que la loi protège les bons cultivateurs, en forçant leurs voisins négligents à se sauver eux-mêmes de la ruine en ne détruisant pas l'œuvre de l'homme intelligent qui fait la guerre aux mauvaises herbes. Mais si nous voulons vraiment net-

toyer nos terres, il ne faudra pas se contenter d'un arpent de légumes par année, sans jachères.

Nous sommes aussi de l'avis de notre habile collaborateur, M. l'abbé Godin, au sujet de la nécessité des assolements réguliers dans notre culture bien faite. Il faut absolument qu'une certaine partie de nos terres soit nettoyée et fumée tous les ans et que ceci se fasse à tour de rôle, pour chaque partie de la terre.

Si nous voulons cultiver avec profit il faut de plus cultiver avec intelligence en faisant alterner les récoltes épuisantes avec celles qui le sont moins. Que le grain suive la prairie, que les légumes suivent le grain, que les pâturages viennent à leur tour offrir quelque repos à la terre. Tout ceci n'exige pas plus de travaux que l'on peut en faire et c'est pourtant tout le secret des *assolements réguliers* !

Nous espérons que tous nos lecteurs se feront un devoir de se procurer et d'étudier l'excellent travail du Dr. Larue, dont ils ne peuvent certainement pas juger par ce que nous en avons dit, puisque nous n'avons fait que relever certains points douteux que nous aimerions voir éclaircis.

Si nous nous sommes étendu sur ces questions, c'est quelles sont toutes d'une grande importance et qu'elles méritent la sérieuse attention de tous ceux qui veulent le progrès réel de notre agriculture.

Nous sommes loin de vouloir les faire juger d'après nos vues ; au contraire nos colonnes seront ouvertes avec un grand plaisir au Dr. Larue ou à tout autre ami de l'agriculture qui voudra bien nous faire l'honneur de les discuter.

Patates de semence.

Plusieurs correspondants nous demandent le prix des meilleures semences de patates, et où se les procurer. Nous pourrions fournir des Harrison, Glaeson et Early Goodrich à 75 cts. du minot, délivré à bord du Vapeur *Terrebonne*. (Poches extra). Pour les Early Roses elles sont encore très rares et nous doutons si elles vaudront moins de 1.50 le minot au printemps. M. Evans, grainetier du Conseil Agricole pourra en procurer à tous les demandants.

Pour la *Semaine Agricole*.

Correspondance.

C'est avec un grand plaisir que nous publions aujourd'hui la correspondance suivante, qui fera connaître à nos lecteurs une véritable ferme modèle. Pour notre part nous entendons bien suivre l'avis que nous donne notre correspondant et visiter au plus tôt les cultures de Mr Faneuf.

St. Antoine, Octobre, 1870.

Monsieur le Rédacteur,

Dans l'après-midi du dix octobre courant, le club agricole de St. Antoine, comté de Verchères, se rendit à la ferme de M. Dominique Faneuf, dans l'intention de la visiter. M. Faneuf est l'un des membres de ce club agricole et l'un des plus remarquables cultivateurs de cette paroisse. Cet intelligent cultivateur qui est encore un jeune homme, car il n'a que 38 ans, possède aujourd'hui une ferme d'environ 100 arpents en superficie. Les moyens pécuniaires étaient faibles lorsqu'il a acquis sa ferme. Grâce à son amour pour le progrès agricole, à un travail constant, à son amour pour la lecture des journaux d'agriculture, surtout de la *Semaine agricole*, à son application à tenter des essais d'agriculture suggérés par ces journaux d'agriculture, à son esprit d'entreprise et à son raisonnement, M. Faneuf est parvenu à acquérir une certaine aisance, ainsi que la réputation d'homme de mérite. Ce qu'on dit de ce Monsieur, on peut le dire aussi, avec satisfaction, de sa digne épouse ; car elle est femme à seconder généreusement les vues de son mari dans ses entreprises agricoles, tout en suivant une sage économie.

Le club agricole a dit que M. Faneuf est un homme de mérite ; il a raison de le dire, et voici pourquoi : le cultivateur qui, avec de faibles moyens pécuniaires, réussit à beaucoup améliorer le sol de sa ferme par les fumiers et la semence de graine de mil et de trèfle, à l'agrandir, à la clore par de bonnes et solides clôtures, à détruire les mauvaises herbes qui croissent partout en abondance, à avoir de bons travaux d'égoutement, à construire de bonnes bâtisses bien confortables, et à élever et à se procurer de bons troupeaux d'animaux, est bien un homme de mérite. Or, tel est Mr. Faneuf : car il a fait tout cela, on trouve tout cela sur sa ferme qui est une ferme bien tenue, comme vous allez vous en convaincre, Mr. le Rédacteur.

Le club agricole visita la ferme de Mr. Faneuf, et, connaissant l'intérêt que vous portez, Mr. le Rédacteur, aux cultivateurs de mérite, il ose vous en faire le rapport suivant, dans l'inté-

rêt de vos lecteurs, si intérêt il y a pour eux..

Le club agricole :

1o A trouvé cette ferme bien tenue : car le sol en est bien amélioré, le mil et le trèfle y abondent, les clôtures sont bonnes et solides, les fossés et les rigoles pour l'égoûter sont bons, les bâtisses sont solides et confortables, et les planches de son labour, d'une rotondité et d'une largeur convenables, sont bien conditionnées, et elles décelent qu'elles sont par conséquent, l'œuvre d'un bon laboureur.

2o A remarqué, cependant, que les divisions de cette ferme ne sont pas économiques, vu qu'elles sont les mêmes que celles de la plupart de nos cultivateurs routiniers. A cette observation, Mr. Faneuf a déclaré alors qu'il allait adopter, le printemps prochain, la division suivie par ce club, consistant en cinq ou six parties, avec une allée dans l'une des lignes allant aux deux tiers de la profondeur de la ferme.

3o. N'a pas vu, comme on le voit malheureusement chez un grand nombre de nos cultivateurs, des instruments d'agriculture laissés à l'abandon, sur la ferme, ni des voitures d'hiver, auprès des bâtisses : il n'a rien vu *trainer*, selon le langage ordinaire ; car tout était dans une bonne condition et dans un bon état, chaque chose étant à sa place.

4o. A vu un beau taureau qui a eu 2 ans le 12 mai dernier, du poids d'environ 1,500 lbs, sans être gras. Sa mère était de race pure Durham, et son père, de race croisée Durham et Ayrshire, c'est un magnifique taureau que M. Faneuf a acheté à l'âge de trois jours, d'un écossais de Farnham, pour le prix de \$12.00. Le club agricole n'a rien vu de supérieur à ce taureau aux différentes exhibitions agricoles auxquelles il a assisté, si ce n'est néanmoins les taureaux du même âge de M. Cochrane de Compton, exhibés à l'exposition agricole qui eut lieu en septembre dernier, à Montréal, qui devaient leur supériorité à leur engrais. Son mérite consiste dans sa belle forme, et sa grosseur qui sont dûs à sa race.

5o. A admiré un troupeau de bêtes à cornes, consistant 1o en huit bonnes vaches à lait, de race améliorée, Durham et Ayrshire, Ayrshire et canadien et Ayrshire pur, dont la meilleure a donné, dans les mois de mai et de juin derniers, dix pots de lait, aussi a-t-elle les marques distinctives de la bonne vache laitière, telles que l'écusson bien marqué, la queue haute, le dé grand, les os saillants, le cou fin et les cornes fortement courbées ; 2o en trois bonnes taures d'un an et demi ; 3o en trois belles génisses du printemps dernier, provenant de son taureau dont on voit là le beau résultat.

6o. A vu aussi un magnifique bélier de race pure Leicester, d'un an et

demi, qu'il a acheté en septembre dernier, pour le prix de \$40.00, ainsi qu'une belle agnelle qu'il a payé \$12.00. Le bélier a une belle laine fine, partout, sur les cuisses, sous le ventre, comme sur le dos, et voilà ce qui fait son mérite. M. Faneuf a déclaré que sa toison avait pesé, le printemps dernier, 17 lbs sous les ciseaux. Aussi le club agricole n'hésite pas à le croire, vu la longueur de la laine actuellement, et vu aussi la grosseur du bélier. Le club agricole se hâte de dire qu'il n'a vu, à Montréal, à l'exposition agricole, en septembre dernier, aucun bélier de même race, supérieur à celui-ci. (1) Les moutons sont importés du Haut-Canada. Le club agricole les préfère aux Costwolds, à raison de la qualité de leur laine qui est beaucoup plus fine que celle des costwolds. M. Faneuf a déjà un troupeau de belles brebis qu'il va encore améliorer, grâce à son magnifique bélier.

7o. A été heureux d'admirer un magnifique verrat, de race pure Chester, de trois mois qu'il a acheté pour le prix de \$8.00, à l'âge de quinze jours, ainsi qu'une truie beaucoup plus jeune de même race, qui a coûté le même prix à l'âge aussi de quinze jours. Ce qui constitue le mérite de ces cochons, aux yeux de ce club, c'est leur forme qui est susceptible d'un plus grand engrais que ceux des autres races, avec la même nourriture, cette forme consiste en un dos plat et large, en une tête et des pattes courtes, en des oreilles petites et droites, en un corps long, en des épaules larges. Ces cochons ont assez de poil pour les prémunir contre les froids de nos hivers. Ils sont blancs, et ils ont un appétit tel qu'ils peuvent consommer un engrais pouvant leur donner un poids de 7 à 800 lbs, à 18 mois, et même de 1000 à 1250 lbs, à 2 ans.

8o. A vu de belles oies chinoises, qui sont beaucoup plus grosses que nos oies ordinaires. Le club agricole, sans trop connaître leur mérite, s'il ne consiste pas dans leur grosseur, considère que cette seule qualité doit les faire rechercher de préférence à nos oies ordinaires.

9o. N'a pu s'empêcher d'admirer de gros pois blancs, importés de la Pensylvanie. Le mérite de ces pois consiste dans leur grosseur qui égale, pour chacun celle de deux de nos pois ordinaires. Suivant la déclaration de M. Faneuf qui les cultive depuis quatre ans, ces pois n'exigent pas un sol plus riche que les nôtres, ils mûrissent en 3 mois, ils cuisent bien, leurs tiges ou pieds, ne sont pas plus longues que

(1) Espérons que la leçon profitera et que dans une prochaine exposition les sociétés d'agriculture de Comté se feront un devoir d'envoyer à l'exposition provinciale tous les articles de mérite qu'ils peuvent réunir dans le Comté. C'est le meilleur moyen de rendre nos expositions magnifiques et d'y intéresser tous les cultivateurs intelligents du pays.—(R. S. A.)

celles de nos pois, ils ne dégènerent pas et leur rendement est double de celui des nôtres, avec la même quantité de semence.

10o. Rappelle que M. Faneuf cultive le trèfle alsique qui offre un bon pâturage et un fourrage délicieux pour les moutons en hiver, comme le dit M. Jos. Chicoine de St. Pie. Son mérite consiste à donner de la graine à sa première fleur, et à détruire les mauvaises herbes.

11o. A vu, dans le pâturage de M. Faneuf, un abri de 25 pieds sur 40 pieds pour les animaux, fait avec des perches placées sur des soliveaux supportés par des poteaux plantés en terre. Les perches sont recouvertes avec du pesat ou de la paille. Le club agricole les préfère aux abris faits en planches, vu que ces derniers donnent moins de fraîcheur ou d'ombrage aux animaux que les premiers pour la raison que le bois absorbe plus les rayons du soleil que la paille : il reconnaît les avantages et le bien que ces abris procurent au bétail ; aussi le club agricole les recommande beaucoup à tous nos cultivateurs qui peuvent en faire facilement, vu qu'ils ne sont pas dispendieux. Personne ne saurait croire combien le bétail recherche ces abris dans les grandes chaleurs du jour, durant l'été. Le club agricole approuve encore l'heureuse idée de nos cultivateurs qui plantent des arbres, tels que des saules, le long de la clôture de leur allée, pour remplacer les abris susdits.

12o. A remarqué que M. Faneuf a planté, devant sa maison bâtie sur une faible éminence, le printemps dernier, des saules qui ont bien repris, malgré la grande sécheresse de l'été. Il veut se faire un bocage dans son parterre où il plantera aussi d'autres arbres tels que des érables, des ormes, et du sapins. Ceci aura l'effet de donner un air coquet à sa blanche maisonnette, un charme particulier à sa ferme, de rendre cette demeure plus attrayante ainsi que d'embellir et de rendre plus désirable le séjour de la campagne. M. Faneuf doit cette heureuse idée de faire ces plantations d'arbres aux suggestions de la *Semaine Agricole* qu'il reçoit et qu'il lit avec profit. Le club agricole regrette chez nos cultivateurs leur peu de dispositions à faire de telles plantations auprès de leurs résidences : ce qui n'est pourtant pas dispendieux, tant s'en faut ; il ne faut que du courage et de la bonne volonté.

13o. A vu dans le jardin, attenant à la maison, où l'on remarque entr'autres arbres fruitiers, des vignes de gros raisin et des fraisiers, de grosses fraises, 8 pommiers de pommes fameuses, greffés sur des souches de sibiérie, que Mr. Faneuf a plantés, le printemps dernier. Dans quelques années, son jardin ne manquera pas d'attirer l'avidité de plus d'un gour-

met, comme vous ne devez pas en douter, Mr. le Rédacteur. Quoi qu'il en soit cependant, le club agricole ne saurait trop insister sur la plantation, dans nos jardins, de tels arbres fruitiers qui donneraient des fruits qui auraient bien leur place sur la table de nos cultivateurs, comme l'a si heureusement apprécié le club agricole, l'été dernier, chez l'un de ses membres dont il avait visité la belle ferme.

Pour compléter, néanmoins, la liste des bonnes choses que l'on a vu figurer avec satisfaction sur la table de Mr. Faneuf, il serait à souhaiter, Mr. le Rédacteur, que ce Monsieur cultivât les abeilles dont la culture, lors qu'elle est étudiée et raisonnée comme l'est celle de Mr. Valiquet, de St Hilaire, est si lucrative, sans beaucoup de frais. Personne n'ignore que les profits compensent bien au-delà les dépenses. Cependant, le club agricole a lieu d'espérer que Mr. Faneuf, vu son désir d'entreprendre la culture de toute source de revenu, se livrera prochainement à ce genre de culture si lucratif.

140 A félicité M. Faneuf de sa louable habitude à donner à ses animaux, du sel, à dose modérée, dont l'usage a de si heureux résultats pour le bétail, comme vous le savez si bien, M. le Rédacteur. M. Faneuf sale ses pailles après avoir battu ses grains au moulin.

150. A suggéré à M. Faneuf d'avoir un livre de comptabilité, afin de baser ses dépenses sur ses revenus, en sorte que M. Faneuf aurait une connaissance parfaite du résultat de ses opérations agricoles; ce qui aurait l'effet de le guider sûrement dans la voie du progrès et de la fortune. Le club agricole ne croit pas vous apprendre, M. le Rédacteur, qu'il y a, malheureusement, un grand nombre de nos cultivateurs qui doivent la perte de leurs biens au défaut d'un livre de comptabilité, où ils auraient entré leurs dépenses et leurs recettes de chaque jour; ce fût-est exemple doit nous tenir d'une salutaire leçon.

160 A aussi suggéré à M. Faneuf d'étendre, dans le cours de l'automne, les excréments humains de sa latrine au pied de ses jeunes pommiers, en les couvrant immédiatement d'une légère couche de terre. On ne saurait comprendre et croire l'effet magique, pour ainsi dire, que produit cet engrais puissant, sur ces arbres fruitiers, surtout sur les pommiers.

170. A loué Mr. Faneuf d'avoir mis une grande quantité de terre noire, devant sa grange, sur la partie la plus basse du terrain destiné à recevoir les fumiers. Cette terre noire absorbera tout le jus du fumiers qui aurait été perdu autrement, et elle équivaldra à une égale quantité de bons fumiers.

(Cette excellente pratique serait

parfaite, si les fumiers étaient tassés sous un bon abris auquel auraient accès, les cochons ou les jeunes animaux.—Réd. S. A.)

Mr. le Rédacteur, le club agricole prie tous vos lecteurs, lisant ces lignes, qui sont cultivateurs, d'aller visiter la ferme de Mr. Faneuf, surtout ceux qui résident dans les paroisses voisines, quand même que ce serait pour le seul motif de curiosité; car le club agricole est persuadé que leur curiosité qui ne leur aura coûté que quelques heures de marche, ne leur sera pas préjudiciable, tout au contraire, elle leur sera profitable, pour la raison qu'ils trouveront en Mr. Faneuf, non un cultivateur routinier, mais un homme qui leur donnera de précieux renseignements sur l'agriculture et sur l'élevage des animaux.

Cultivateurs, vous qui voulez marcher dans la voie du progrès, vous qui voulez arriver à la fortune, allez visiter, immédiatement ou aussitôt qu'il vous sera possible, la ferme de Mr. Faneuf, pour lui donner de justes témoignages d'appréciation de ses mérites, lui qui n'a pas tenu compte des routes, de pénibles voyages, de pertes de temps, de dépenses assez fortes pour aller acheter, au loin, de beaux animaux qu'il courait risque de perdre aussitôt après leur acquisition. Allez encourager cet homme de bien à marcher davantage dans la carrière agricole, afin que son exemple vous porte à l'imiter, et vous aurez su alors vous montrer des amis dévoués des progrès de l'agriculture. Lorsque vous aurez vu la ferme de Mr. Faneuf qui a toujours su surmonter et vaincre les futiles objections des cultivateurs routiniers qui sont aujourd'hui forcés de reconnaître son mérite à sa juste valeur, vous n'hésitez pas alors à admettre qu'il est un cultivateur intelligent, parcequ'il sait retirer de ses animaux qui lui coûtent cher des revenus qui compensent bien au-delà les prix d'acquisitions, frais de voyages, etc. Vous serez alors convaincus de la réalité de ses profits; votre intérêt vous dominera alors, et vous forcera à limiter ce qui sera certainement pour votre bien. C'est le vœu du club agricole.

Si le club agricole parle ainsi de Mr. Faneuf, ce n'est pas parcequ'il est l'un de ses membres, ce n'est pas parcequ'il est de cette paroisse, mais c'est pour rendre à ses talents et à ses mérites comme cultivateur, et pour porter en même temps nos cultivateurs à l'imiter. Car on y gagne toujours à imiter un homme de bien. Mr. Faneuf ne cultive pas pour le seul plaisir de cultiver, pour le seul plaisir de donner à ses animaux un engrais fabuleux pour ainsi dire, pour le seul plaisir de donner à sa ferme, circonstances et dépendances, un aspect de luxe, mais il cultive avec

économie et avec les mêmes moyens qui sont à la portée de la généralité de nos cultivateurs. C'est sous ce point de vue que l'envisage le club agricole.

Voilà, Mr. le Rédacteur, le rapport incomplet peut être, que le club agricole de St. Antoine a cru devoir vous faire de la ferme et des animaux de Mr. Faneuf.

Daignez le recevoir comme tribut d'hommage et de reconnaissance que le club agricole veut rendre à la réputation et aux mérites de M. Faneuf; daignez le recevoir comme marque de témoignage et d'encouragement aux nombreux sacrifices que ce Monsieur et sa digne épouse ont faits en se dévouant aux progrès de l'agriculture, ainsi qu'à l'amélioration des races d'animaux dans notre localité, nous sommes persuadés, M. le Rédacteur, que vous aimez à unir vos efforts aux nôtres pour signaler, dans votre journal, les essais et les mérites de tout cultivateur qui se dévoue si généreusement aux progrès de l'agriculture; car vous connaissez mieux que tout autre tout le bien que nos cultivateurs peuvent retirer d'un tel exemple, aussi, il serait à souhaiter que chaque paroisse voisine possédât en son sein un cultivateur, comme M. Faneuf, alors on ne tarderait pas à voir s'opérer de grands changements en faveur des progrès de l'agriculture; alors on verrait naître l'aisance parmi nos cultivateurs; alors on verrait des hommes d'éducation, d'étude, et de profession, comme vous, Mr. le Rédacteur, embrasser l'agriculture avec plus de courage qu'on ne l'a fait par le passé; alors on comprendrait qu'on avait tort de considérer si peu l'agriculture qui est cependant, la plus noble de toutes les professions. Car l'agriculture, comme le dit si bien et avec tant de raison, le livre aux 100 louis d'or, fertilise les pays, nourrit le monde, offre le plus de consolation, et donne la plus longue existence; elle donne la force, la santé, et la fortune, comme toutes les autres professions; des goûts simples, des habitudes heureuses, des mœurs pures, des pensées honnêtes et des sentiments élevés; elle promet aussi la joie de l'âme, la paix du cœur, le calme de l'esprit et la tranquillité de la conscience.

Le club agricole a raison de regretter de voir la portion la plus éclairée de la société considérer si peu l'agriculture; il a néanmoins la perspective, grâce à la *Semaine Agricole*, que vous rédigez si utilement, Mr. le Rédacteur, qu'avant longtemps on saura considérer et mettre l'agriculture à son rang. C'est le vœu du,

CLUB AGRICOLE DE ST. ANTOINE,

Comté de Verchère

Parti de labour du Comté Jacques-Cartier.

Le parti de labour, sous la direction de la Société d'Agriculture du Comté de Jacques Cartier a eu lieu Jeudi, le 27 du mois dernier, sur la propriété de James Hutchison, écr., en la paroisse de St. Laurent. Malgré le froid et le mauvais temps, il y avait sur le terrain vingt-un laboureurs qui étaient venus se disputer les prix et surtout trois sup rbes charrues sorties de la boutique de M. J. Bte Onésime Martin, de la paroisse de Lachine, qui étaient offertes pour les trois premiers prix de chaque classe.

Un grand nombre de cultivateurs, tant de St. Laurent que des environs, s'étaient rendus sur les lieux pour apprécier l'ouvrage des laboureurs et applaudir à leurs succès. Messieurs les élèves de l'Ecole Normale de Montréal accompagnés du Principal, le Réverend Messire Verreault et d'un Professeur vinrent faire une visite aux laboureurs ; on y remarquait aussi la présence des Révérends Messire H. Lecours, économiste du Séminaire de Ste. Thérèse et Cousineau, professeur de la même maison.

MM. James Jeffrey, de la Petite Côte et Mathieu Moody, de Terrebonne, avaient, sur le terrain, chacun une charrue à deux raies, toutes deux ont été mises en opération ; celle de M. Jeffrey était tirée par trois chevaux et celle de M. Moody, par deux seulement, qui ne paraissaient pas plus forcer que sur une charrue simple tout en faisant deux fois plus d'ouvrage, et, au dire des connaisseurs, le guéret était aussi beau et aussi bon que celui fait par une charrue simple ; il n'y a nul doute qu'avant longtemps plusieurs cultivateurs, appréciant ce double avantage, se pourvoieront de charrues.

Après le labour terminé, le Secrétaire fit la lecture des prix et les Directeurs et laboureurs se rendirent chez M. Thos. Harland, qui leur donna un splendide diner servi avec beaucoup de politesse.

Les prix ont été accordés comme suit :

Première classe.—Ouvrte à tous les laboureurs qui ont déjà remporté des premiers prix dans la classe suivante :

1er prix.—Une charrue de fer donnée par les Directeurs de la Société, remportée par Robert Muir, St. Laurent ; 2me. prix, Rolhand Muir, St. Laurent ; 3me. prix, Jean Bte. Legault, Pointe Claire ; 4me. prix, John Johnson, St. Laurent.

Deuxième classe.—Ouvrte à tous les vieux laboureurs qui n'ont pas encore remporté de prix dans cette classe.

1er prix. Une charrue de fer, donnée par la Société, remportée par Jean-Bte. Legault, Lachine ; 2ème. prix, Peter Boa, St. Laurent ; 3ème.

prix, Pierre Zothique LeCavalier, St. Laurent ; 4ème. prix, Thomas Brown, jr., St. Laurent ; 5ème. prix, John Shiney, laboureur de M. Thomas Harland. St. Laurent ; 6ème. prix, Andrew Boa, St. Laurent.

Troisième classe.—Ouvrte à tous les jeunes gens, au dessous de 20 ans, qui n'ont pas remporté de prix à un parti de labour.

1er prix. Une charrue de fer donnée par N. M. LeCavalier, Ecr., le député du comté, remporté par Emmanuel LeCavalier, St. Laurent ; 2ème. prix, James Hodge, St. Laurent ; 3ème. prix, Charles Legault, Pointe-Claire ; 4ème. prix, David Hodge, St. Laurent.

Compétition générale.—Ouvrte à tout laboureur d'aucune des classe ci-dessus, pour les chevaux et harnais les plus propres.

1er prix. Rolhand Muir, St. Laurent ; 2ème. prix, John Stark, laboureur de M. Andrew Hislop, St. Laurent ; 3ème. prix, John Shiney, laboureur de M. Thos. Harland. St. Laurent.

Il nous semble qu'on aurait bien pu nous avertir d'avance de ces partis de labours aux quels nous aurions été content d'assister. D'ailleurs, il importe au public agricole de connaître d'avance les dates et autres détails concernant ces grandes fêtes ou chacun peut apprendre quelque chose et les secrétaires des sociétés d'agriculture devraient se faire un devoir de les communiquer aux journaux.

Nous serons toujours heureux de publier gratuitement ces renseignements qui ne manqueront pas d'intéresser les cultivateurs.

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

CHEMIN DE LA FORTUNE.

PAR

HENRI CONSCIENCE.

VIII

LA TRAHISON

Il ne faisait pas encore jour ; les Flamands étaient agenouillés près du lit de leur malheureux ami, et, le cœur oppressé, ils tenaient les yeux fixés sur son visage pour découvrir les signes de la vie. Un cri de joie leur échappa, lorsque Pardoës ouvrit les yeux, regarda ses camarades d'un œil à demi éteint, et remua les lèvres comme s'il voulait parler. Ses efforts restèrent pendant un moment sans résultat ; enfin, quelques sons montèrent de sa gorge, mais si bas et si faibles, qu'ils furent obligés de mettre leurs têtes contre sa bouche pour

l'entendre. Il balbutia d'une voix entrecoupée et hatelante :

—Matelot.....volé l'or.....Fusils dans le puits.....assassin !..... Dieu !..... !.....ma mère !..... Bruxelles !

Après ces paroles, il referma les yeux et resta étendu sans mouvement, comme s'il avait succombé sous ce dernier effort.

Donat jeta un cri et sortit en courant. Peu d'instant après, il revint, montra une poignée de pépites et soupira avec des larmes dans les yeux.

—Hélas ! hélas ! l'or est volé, en effet ! Voilà ce que l'affreux scélérat a laissé dans le trou ou perdu dans sa précipitation : trois livres, pas plus de trois livre ! Le voleur ! le scélérat il s'est enfui avec mon château..... Au nom de Dieu ! je redeviendrai valet de ferme ; mais mon Anneken, ma pauvre Anneken !

Et, après une minute de réflexion, il s'écria tout à coup :

—Le matelot ne peut pas encore être loin. Montons sur les rochers ; nous l'atteindrons ; nous lui reprendrons tout ; je lui brûle la cervelle, je le déchire en pièce ! Il me faut mon or. Venez, venez !

Jan Creps fit sauter les pépites hors de ses mains, et dit avec colère :

—Tais-toi ! je ne veux plus faire un pas pour cet horrible métal qui change les hommes en tigres. Laisse courir le matelot ; il porte sa malédiction avec lui. Reste, te dis-je, il y a déjà assez de sang répandu.

Donat ramasse les pépites et les mit soigneusement dans un petit sac de cuir qui lui pendait sur la poitrine.

—De l'or est de l'or, murmura-t-il ; moins on en a, plus il est précieux. On ne sait pas à quoi cela peut servir.....

Pendant que l'attention des autres était détournée un instant du blessé, le baron s'était accroupi près de la tête de Pardoës. Une lueur d'intelligence éclairait sa physionomie ; on aurait dit qu'il allait revenir à la raison. Cependant il fixait, avec un sourire indescriptible, son œil scrutateur sur le visage pâle de l'agonisant, et tenait la main sur sa poitrine. On eût dit qu'il suivait avec une joie cruelle l'affaiblissement des battements de son cœur, et qu'il attendait le moment terrible pour le saluer par un cri de joie. Il marmottait déjà des paroles triomphantes.

—Éloigne-toi de là, baron ! commanda Jean Creps.

—Oh ! non, non, laissez-moi jouir de cette scène merveilleuse, dit le gentilhomme avec enthousiasme. Comme c'est beau, une âme qui retourne à sa source ! C'est un ver qui meurt dans le cœur qu'il a tout à fait rongé. Heureux Pardoës, il triomphe !

(A continuer.)

**IMPORTANT POUR
CEUX QUI SE SERVENT D'HUILE POUR
LES MACHINES.**

L'HUILE EXTRA DE STOCK

**EMPLOYÉE POUR LUBRIFIER, SURPASSE
TOUS LES AUTRES HUILES COMPOSÉES
AVEC DES SUBSTANCES ANIMALES,
VÉGÉTALES ET MINÉRALES.**

Nous sommes prêts à prouver sa supériorité sur tous les autres Huiles maintenant employées pour les Machines, depuis l'Horloge ou la Machine à coudre, jusqu'à l'arbre le plus pesant pour les Bateaux à Vapeur. Voici en quoi elle excelle sur les autres huiles : —ELLE N'ADHÈRE PAS aux Machines qu'on peut aisément en bon état sans trop de trouble, et elle nettoiera les Machines auxquelles auraient adhéré d'autres Huiles. ELLE NE SE CONGELERA PAS OU N'ÉPAISIRA PAS DANS LE TEMPS LE PLUS FROID. C'est une qualité de la plus haute importance, vu qu'une huile ne la possédant pas ne pourra lubrifier un arbre froid : Une huile semblable pourra être employée chaude, mais du moment qu'elle viendra en contact avec un arbre froid, elle se congèlera et ne commencera à lubrifier que lorsque la friction l'aura réduit à l'état liquide. En acquérant une température plus chaude, le "journal" s'étend et la boîte en souffre. Il est aussi possible d'employer de l'huile qui se figera sur un arbre froid, sans obtenir ce résultat comme il l'est de mélanger de l'huile avec de l'eau. L'HUILE EXTRA DE STOCK POUR LES MACHINES LUBRIFIE LA MACHINE LA PLUS FROIDE DU MOMENT QU'ELLE Y SERA APPLIQUÉE. Cette huile est garantie être supérieure au blanc de baleine ou à tous les huiles d'olive, à l'exception du "boit out ting."

Les ordres seront promptement exécutés, si on les envoie à

WINANS, BUTLER & CIE.
77, Rue Front, Toronto.

G. B. STOCK,
Seul agent pour la Puissance,
Brougham, Ont.

TEMOIGNAGE.

LES MACHINES DE JOSEPH HALL, }
Oshawa, Ontario 4 Avril 1870. }
GEO. B. STOCK, Ecr., Brougham.

CHER MONSIEUR,
Nous nous sommes servis de votre huile pour lubrifier, durant les quatre derniers mois, et je puis dire sans hésiter que c'est la meilleure que nous avons employée jusqu'ici. Elle est aussi à bon marché et dure plus longtemps qu'aucune autre huile. Nous avons mis en opération notre nouvelle Machine à planer du fer, de 14 pieds, du ant 7 jours après l'avoir lubrifiée une seule fois; elle tient les Machines claires et brillantes, nous ne désirons rien de mieux pour lubrifier.

Votre respectueux serviteur.
F. W. GLEN,
Président.
Brougham, Ont., 20 Octobre. a

**AUX ABONNÉS
DE
LA SEMAINE AGRICOLE
ET DE
LA MINERVE
Quotidienne, Semi-Quotidienne & Hebdomadaire**

Afin de nous rendre au désir d'un grand nombre de nos Abonnés de la *Semaine Agricole* et aux différents Éditions de *La Minerve*, nous entreprenons.

DE RELIER CES DIFFÉRENTS VOLUMES
AU
PRIX COUANT

POUR NOS ABONNÉS SEULEMENT.

Bureau de la MINERVE, }
Montréal, 7 juillet 1870 }

FERME A VENDRE.

Dans le Canton de Newton, Comté de Vaudreuil, comprenant le Lots No. 2 et 3 dans le huitième rang, et une partie du No. 3 dans le septième rang, contenant en tout 250 acres.

D'EXCELLENTE TERRE.

Il y a sur la propriété une bonne Maison de pierre, deux bonnes Granges et des Etables et Appentis, ainsi qu'un jeune Verger. On peut aussi acheter des Lots de Village, dans le voisinage immédiat du fleuve du Village de Peveeril, où il y a toute sorte de Moulins, et une grande Factorie en voie d'érection. Il y a environ

85 acres de Terre boisées en Bois franc.

Qui est de grande valeur, vu que ce n'est qu'à huit milles de la Station de la Rivière Beaudette sur le Grand-Tronc où il y a un Marché pour le bois de corde. La Ferme serait très convenable pour les besoins de la laiterie.

Pour autres informations, s'adresser, frais de poste payés, à

DONALD MORRISON,
Cornwall, B. P., Ontario.
ou à R. F. MORRISON,
Ste. Justine de Newton, P. Q.

10 Novembre 1870. 2-cl



AVIS PUBLIC

Est par le présent donné que

Des Copies certifiées des Plans

ET

LIVRES DE RENVOI

DES

**QUARTIERS ST. LAURENT, ST. ANTOINE,
CENTRE & OUEST**

DE LA

CITÉ de MONTRÉAL

FAISANT PARTIE DE LA

CIRCONSCRIPTION D'ENREGISTREMENT DE MONTRÉAL

Ont été déposés dans le

BUREAU du REGISTRATEUR

DE LA DITE

Division et Circonscription d'Enregistrement de Montréal,

Et y sont et restent

OUVERTES A L'INSPECTION DU PUBLIC

PENDANT

Les Heures de Bureau.

Et attendu qu'il a plu à Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur en Conseil, de fixer le premier jour du mois de Septembre prochain, comme étant le jour à partir duquel les dispositions de l'article 2168 du Code Civil du Bas-Canada sont devenues en force dans la dite Circonscription d'Enregistrement, relativement aux susdits quartiers St. Laurent, St. Antoine, Centre et Ouest de la Cité de Montréal, toutes personnes ayant des hypothèques enregistrées dans le susdit Bureau d'Enregistrement, concernant ou affectant toutes terres ou propriétés comprises dans les plans des dits quartiers St. Laurent, St. Antoine, Centre et Ouest, sont invitées de les renouveler sous dix-huit mois, à compter du dit premier jour de Septembre dernier, sous peine de perdre la priorité conférée par le dit Code Civil du Bas-Canada.

(Signé,) J. O. BEAUBIEN,

Commissaire T. C.

Département des Terres de la Couronne. }
Québec, 28 Octobre 1870. } 3. dx



AVIS PUBLIC.

Est par le présent donné, qu'il a plu à Son Excellence le Lieutenant Gouverneur en Conseil, ordonner que les lots de terre maintenant subdivisés le long du chemin de Québec au lac Saint-Jean, ou qui le seront par la suite, soient réservés pour être octroyés gratuitement aux colons qui seraient disposés à les établir aux conditions imposées par le Département des Terres de la Couronne; et que dès maintenant L. Z. ROUSSEAU, Écuyer, Agent de ce Département, résidant et tenant son Bureau au Faubourg Saint-Roch de Québec, est autorisé et prêt à octroyer tous les lots déjà subdivisés sur ce chemin, dans le canton Cauchon.

Il pourra être octroyé 100 acres de terres à tout colon âgé de 18 ans, aux conditions suivantes :

1o. Il devra de suite se rendre sur la terre qui lui est assignée et l'occuper. S'il manque de le faire sous un mois de la date de son billet, ou si, après s'être mis sur la terre, il l'abandonne, il sera considéré avoir par là perdu tout droit à l'obtenir.

2o. Il devra, sous quatre années de la date de ce billet, défricher et mettre en culture douze acres de la terre à lui assignée, y construire une maison, et y résider jusqu'à l'entier accomplissement de ces conditions. Après leur accomplissement, il aura droit à une patente.

3o. S'il est dans la nécessité de laisser temporairement sa terre, devra en prévenir l'Agent local, et l'informer de la durée et des causes de cette absence projetée, dont l'Agent, si les causes de l'absence lui paraissent suffisantes, prendra note dans un livre. S'il s'absente sans permission, ou prolonge son absence au-delà du temps convenu, il sera considéré avoir par là perdu tout droit à sa location.

4o. Tout transport fait, ou toute tentative de faire transport de ce billet de location, sans la connaissance et la sanction préalable de l'Agent, sera pareillement considérée comme faisant perdre tous les droits de celui qui s'en rendra coupable.

5o. Dans tous les cas d'abandon de la terre assignée, la terre sera aussitôt considérée disponible, soit pour une nouvelle location, ou pour vente.

6o. Ce chemin ayant été construit aux frais du gouvernement, les colons seront obligés de le tenir en bon état de réparations.

7o. Le colon aura à payer les honoraires suivants :

Pour un billet de location..... \$2.00
Pour le certificat de conditions remplies.... 3.00

E. E. TACHÉ,
Asst. Commissaire.

Département des Terres de la Couronne }
Québec, 4 Novembre 1870. } 3-hi

NOUS PAYERONS AUX AGENTS

Un salaire de \$35 PAR SEMAINE ou nous allouons une forte commission pour vendre notre nouvelle invention. Adresse.

J. W. FRINK & CIE., Marshall, Mich.
20 Octobre. 21-ap

COCHONS BERKSHERES & SUFFOLKS

PUR SANG,

A vendre.

LOUIS BEAUBIEN,

8 nov—ak Montréal

VINAIGRE, Comment on le fait avec du Cidre, du Vin ou Sorghum en 10 heures sans faire usage de drogues. Pour les circulaires, s'adresser à F. J. Sage, Manufacturier de Vinaigre. Cromwell, Ct. 22 Septembre 1870.—a

RAPPORT OFFICIEL DES DIVERS MARCHES DE LA P. DE QUEBEC

Fait spécialement pour la "Semaine Agricole."

Montréal, 17 Novembre 1870.

Table with multiple columns for products (PRODUITS) and locations (Montréal, St. Jean, St. Hyacinthe, Joliette, Beauharnais, Trois-Rivières, Sorel, Québec). Each product has two columns for price (DE, A) and two for weight (DE, A).

NOUVEAUTÉ!

CARTES JACQUES-CARTIER

Nous venons de recevoir un grand Assortiment de CARTES A JOUER avec le Portrait de JACQUES-CARTIER sur le dos, de différentes qualités, scit de \$1.2, \$1.75, \$2.00 et \$3.00 la douzaine.

En vente à la Librairie de

J. B. ROLLAND & FILS,

Ncs. 12 et 14, Rue St Vincent.

17 Novembre.

mk-3

Cie du Chemin de Fer le Grand Tronc du Canada.

SERVICE AMELIORE DESTRAINS

POUR L'HIVER DE 1870.

AUGMENTATION DE VITESSE.

Nouveaux Chars pour tous les Trains Express

Les trains partiront maintenant de Montréal comme suit :

ALLANT A L'OUEST.

Train de la Malle pour Toronto et les stations intermédiaires... 8.00 A.M. Express de nuit pour Ogdensburg, Ottawa, Brockville, Kingston, Belleville, Toronto, Guelph, London, Brantford, Goderich, Buffalo, Detroit, Chicago et tous les points de l'ouest à... 8.00 P.M.

ALLANT AU SUD ET A L'EST.

Trains d'acommodement pour Island Pond et les stations intermédiaires... 6.45 A.M. Express pour Boston via Vermont Central... 9.00 A.M. Express pour New-York et Boston via Vermont Central à... 3.45 P.M.

Il y aura des Chars Dorsés à tous les trains de nuit. Le bagage sera étiqueté pour tout le trajet. Le steamers "CARLOTTA" ou "CHASE" laisseront Portland pour Halifax, N. E., tous les Samedis après-midi, à 4.00 heures p.m.

La compagnie internationale des Ste-mers, faisant le trajet en connexion avec le Chemin de Fer le Grand Tronc, laisse Portland tous les Lundis et les Jedis, à 6.00 heures p.m., pour St. Jean, N. B., &c., &c.

On pourra acheter des billets aux principales stations de la compagnie. Pour plus amples informations et l'heure du départ et de l'arrivée de tous les Trains aux stations intermédiaires et au terminus du chemin, s'adresser au Bureau où l'on vend des billets, à la Station Bonaventure ou au Bureau No. 89, Grande Rue St. Jacques.

C. J. BRYDGES, Directeur-Gérant. Montréal 12 Nov. 1870.-a k

LA SEMAINE AGRICOLE

IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR DUVERNAY, FRERES No. 16, RUE ST. VINCENT MONTRÉAL

\$1 par année, payable d'avance.